

PETIT ÉCHO

2020 / 09

1115



MISSIONNAIRES D'AFRIQUE



DEPUIS DÉCEMBRE 1912

PETIT ÉCHO

de la Société des

Missionnaires d'Afrique

2020 / 09 n° 1115

DIX NUMÉROS PAR ANNÉE

SOUS LA DIRECTION DU
CONSEIL GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ

Comité de rédaction

Francis Barnes, Assist. gén.

André Simonart, Sec. gén.

Patient Bahati

Freddy Kyombo

Rédacteur en chef

Freddy Kyombo

petitecho@mafrome.org

Traduction

Jean-Paul Guibila

Steve Ofonikot

Jean-Pierre Sauge

Secrétaire administratif

Adresses et expédition

Odon Kipili

gmg.sec.adm@mafr.org

Services rédactionnels

Guy Theunis

Dominique Arnauld

Correspondants

Les Secrétaires provinciaux

Smnda, Rome

Internet

Philippe Docq

gmg.webmaster@mafr.org

Archives

Les photographies fournies par les archives M.Afr sont objets de permission préalable à leur publication.

Adresse postale

Padri Bianchi, Via Aurelia 269,

00165 Roma, Italia

Téléphone ****39 06 3936 34211**

Stampa Istituto Salesiano Pio XI

Tel. 06.78.27.819

E-mail: tipolito@donbosco.it

Finito di stampare novembre 2020

MOT DU RÉDACTEUR

Dans ce numéro nous faisons une réflexion sur la récolte des données et des documents qui constitueront l'histoire contemporaine de notre Société. Pour connaître l'histoire du début de notre petite Société, nous nous sommes référés aux diaires et aux livres historiques qui existent. De nos jours, beaucoup de communautés ne tiennent plus leurs diaires à jour ; il devient difficile de suivre l'évolution d'une mission ou d'un centre Missionnaire d'Afrique. Par ailleurs, les moyens de communication modernes sont à la portée de tous... Que faire pour garder la mémoire de la Société des Missionnaires d'Afrique afin de la passer aux générations futures ?

Dans un long article, le père Francis Nolan, nous relate comment les Missionnaires d'Afrique se sont progressivement implantés au Kenya dans différents lieux et services de l'Église. Des initiatives individuelles est née une mission urbaine dynamique.

Freddy Kyombo

Couverture

Jef Vleugels dans les archives à Bruxelles

PHOTO JEF VLEUGELS

Proverbe Swahili : “*Liandikwalo ndilo liwalo*”

Sens : “ *Ce qui est écrit, c'est ce qui est*”

Avec le temps, ce qui est consigné par écrit ou enregistré aura plus de crédit qu'un récit verbal.

Conserver les archives à l'ère numérique pour les générations futures

Au début de mon stage à la paroisse de Tikaré, dans le diocèse de Ouahigouya, au Burkina Faso, mes confrères m'ont donné les diaires de la paroisse à lire. Ce fut une expérience enrichissante car, chaque fois que j'entrais dans une communauté chrétienne, les choses me semblaient très familières. En fait, cela avait facilité mon intégration. Quelques années plus tard, dans ma deuxième communauté à Zinder, au Niger, j'ai de nouveau été invité à lire leur diaire. Comme ils venaient de reprendre la paroisse d'une autre congrégation, j'ai découvert, à partir des archives de mes confrères, différents domaines dans lesquels je pouvais investir mon énergie et mes talents. Durant ces deux expériences, j'ai énormément bénéficié de la pratique de tenir un diaire dans nos apostolats missionnaires. Bien qu'il ne soit pas facile de produire et de tenir des registres, cela en vaut la peine.

L'importance de produire et de tenir des registres

Ces dernières années, beaucoup de travail a été fait pour nous aider à comprendre et à intégrer l'histoire de notre Société. Notre équipe historique a produit une bonne quantité de littérature dans cette perspective. Ce travail a été possible grâce à nos archives. Depuis les débuts de la Société, certains

confrères ont pris l'habitude de tenir des notes sur ce qui se passe dans nos stations missionnaires, nos communautés et la Société en général. Ces archives sont des sources importantes pour écrire non seulement l'histoire de notre Société, mais aussi celle de l'évangélisation des peuples et de l'Église locale, ainsi que celle des personnes servies. Ces informations ont été très utiles à l'occasion du jubilé du 150e anniversaire de

Ignatius Anipu
Assistant général





notre fondation. Elles nous ont permis d'obtenir des informations précises et détaillées sur la façon dont les choses se sont passées et sur les raisons pour lesquelles elles se sont passées de cette façon.

L'article de Francis Nolan sur notre présence à Mombasa en particulier, et au Kenya en général, a bénéficié de détails qui le rendent vivant en cours de lecture. Ce fut possible grâce aux efforts soutenus des confrères qui ont noté méticuleusement le déroulement des événements de leur époque. J'ai aussi eu le plaisir de parcourir un livre de 400 pages, encore à paraître, sur notre confrère Jacques Lanfry., écrit par un chercheur français, Rémi Caucanas, qui a développé un intérêt particulier pour notre approche de la rencontre avec les musulmans. En parcourant ses sources, j'ai été étonné de constater que la bibliographie qui occupe 30 pages, comporte des documents dactylographiés, mais aussi des manuscrits. Ces différents documents proviennent de différents endroits : les archives du père Lanfry lui-même, celles de notre généralat, mais aussi de quelques confrères qui ont conservé leur correspondance tenue avec lui.

Nos archives sont les témoins de notre engagement auprès des personnes auxquelles nous apportons le message de l'Évangile. Elles sont consultées par des chefs religieux et des universitaires, ainsi que par des décideurs.

Frustration pour le manque de souvenirs d'événements

La plupart des paroisses africaines fondées par nos confrères arrivent à maturité alors qu'elles célèbrent différents jubilés (cent ans, soixante-quinze ans, cinquante ans, vingt-cinq ans, etc.) La plupart d'entre elles ont besoin d'informations sur leurs origines et se tournent donc vers nos archives à Rome. Certains diaires et photos ont été envoyés à leurs diocèses en Afrique, mais ils sont difficiles d'accès. Les responsables sont alors obligés de consulter nos archives. Certains prêtres de paroisse disent que certaines informations sur l'histoire de leur paroisse n'existent plus depuis que les missionnaires ont quitté la paroisse ou que certains missionnaires ont même abandonné l'habitude de garder des traces des événements, bien avant de quitter les lieux.

Le manque d'informations est frustrant ; la nouvelle génération ne peut pas avoir une vision globale de la vie de ces paroisses ou de ceux qui y vivent. Ces informations sont cependant importantes pour eux, car elles leur permettent de savoir d'où ils viennent et leur fournissent également des éléments importants pour planifier l'avenir. Au fil du temps, l'importance de produire et de conserver des dossiers sur la vie d'une communauté est de-



venue un sujet de préoccupation. L'Afrique de la tradition orale s'appuyait beaucoup sur les personnes âgées pour obtenir ces informations, à tel point que lorsqu'une personne âgée meurt, dit-on, une bibliothèque entière disparaît. De plus, la mémoire humaine est faillible et doit être complétée par d'autres moyens de conservation des traces des événements de la vie quotidienne. Ces événements peuvent sembler insignifiants au moment où ils se produisent, mais peuvent acquérir par la suite une grande pertinence.

Les archives à l'ère du numérique et de l'électronique

Dans cette optique, nos moyens de communication modernes peuvent nous aider à passer des archives-papiers aux archives électroniques. Bien que nous appartenions à la génération des "usages uniques", nous devons conserver des archives pour les générations futures. Les articles de Freddy Kyombo, de Philippe Docq, de Luc de l'Arbre et de Jef Vleugels nous donnent une idée de la manière de remédier à ce qui pourrait sembler être une situation difficile. Il est peut-être important de reconnaître que le problème n'est pas celui de la production, mais plutôt celui de la bonne conservation. Il s'agit de récupérer et d'enregistrer ce que nous publions sur nos différents réseaux sociaux. Je me souviens avoir lu, il n'y a pas longtemps, sur une certaine page de WhatsApp un article intéressant sur l'envoi de deux confrères pour fonder un rectorat qui deviendra éventuellement une paroisse dans un avenir proche. Il était illustré de belles photos. Plus tard, lorsque j'ai voulu le montrer à un autre confrère, je ne l'ai plus retrouvé. En raison de la capacité limitée de mon téléphone, il avait été supprimé ! Il aurait été bon cependant de garder une trace de cette nouvelle insertion pastorale. C'est un moment historique qui doit être conservé pour la postérité.

Somme toute, avec ce passage important des documents-papiers au matériel électronique, il est impérieux de créer une prise de conscience et une sensibilité au niveau de toute la Société en ce qui concerne la conservation des dossiers pertinents, afin qu'aucune page de l'histoire ne soit perdue. C'est notre devoir vis-à-vis des générations futures.

Ignatius Anipu

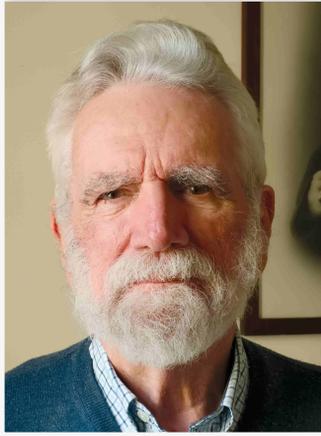


LA MISSION

Cette page est réservée aux membres de la Société des Missionnaires d'Afrique. Vous pourrez la consulter dans l'édition imprimée du Petit Echo ou en vous rendant au menu "Téléchargements" > "Petit Echo". Ce menu n'est disponible que si vous disposez d'un identifiant et d'un mot de passe de membre.

Si vous n'en avez pas - et que vous êtes Missionnaire d'Afrique - ou si vous avez oublié votre mot de passe, contactez le webmaster qui se fera un plaisir de vous aider.

Missionnaires d'Afrique au Kenya



Certains de nos confrères ne savent peut-être pas que, bien avant qu'une de nos communautés actuelles n'existe au Kenya, nous avons eu une maison très active à Mombasa pendant vingt-cinq ans. Comment en est-on arrivé là ?

La procure de Mombasa

Au XIXe siècle, Zanzibar était le principal port de l'Afrique de l'Est. C'est donc là que le père Jamet a été envoyé en novembre 1882, pour fonder une procure afin d'organiser et de fournir le nécessaire aux premières caravanes de missionnaires arrivant dans le pays... Il a acheté un site proche de la mer d'un commerçant résident de longue date, surnommé French Charlie. Au milieu de chaque année suivante, un groupe de missionnaires arrivait d'Afrique du Nord pour être nourri, logé et envoyé à l'intérieur du pays avec des outils, du matériel et des matériaux de construction et liturgiques. La taille des caravanes augmentait au fil des années et a compté, par exemple, trente personnes, dont cinq pères et frères et six sœurs blanches, le 18 juillet 1899.

Le coût de l'embauche de plusieurs centaines de porteurs, chacun transportant une charge de trente kilos sur des centaines de kilomètres, était



La procure de Mombassa

prohibitif. Il fut réduit grâce au chemin de fer ougandais construit de Mombasa à Kisumu sur la rive orientale du lac Victoria. Commencée en 1896, la voie de 1.060 kilomètres a constitué un exploit d'ingénierie considérable. Ses constructeurs ont dû survivre à des maladies inconnues et à des lions mangeurs d'hommes qui ont traqué et tué au moins vingt-huit travailleurs. Ils durent faire face à l'hostilité initiale des habitants sur le territoire desquels ils empiétaient. Mais la ligne fut achevée en 1903. Un dépôt d'approvisionnement et un quartier général furent établis au kilomètre 520, près d'un point d'eau appelé "Place des eaux fraîches" (à Kimasai, Enkare, Nairobi). Des bateaux à vapeur, transportés en pièces détachées à Kisumu, furent assemblés pour transporter passagers et marchandises à travers le lac, à Mwanza et Bukoba en Afrique orientale allemande et à Port Bell au Buganda.

Les locaux de Zanzibar ont été vendus par le procureur, le père Ruby ; à sa place, un grand terrain d'un hectare et demi a été acheté à Mombasa pour 60 roupies (l'équivalent de 156 dollars de l'époque, 4.000 dollars d'aujourd'hui). Il était situé à l'extérieur de la vieille ville sur l'ancienne route de Kilindini qui traversait l'île de Mombasa, reliant l'ancien port pour les boutres naviguant vers le golfe persique à un nouveau port en eau profonde à Kilindini, capable d'accueillir des bateaux à vapeur beau-



coup plus grands. De façon pratique, un service de trolley, reliant les deux ports, fonctionnait sur une voie ferrée à écartement étroit, passant devant la maison. Le père Hafner a apporté tout le mobilier pour l'ameublement depuis la procure de Zanzibar ; il a construit une maison communautaire à étage, blanchie à la chaux, de quarante mètres de long, et des bâtiments séparés pour la chapelle et la cuisine. L'ensemble du terrain était entouré d'un mur de deux mètres de haut, englobant le jardin potager.

Bientôt, des milliers de malles et de paquets de toutes tailles arrivèrent d'Anvers, Hambourg et Rotterdam. Mombasa devint la route normale des missionnaires pour se rendre en Ouganda, au Haut-Congo et en Afrique orientale allemande (qui, à l'époque, comprenait le Rwanda et le Burundi). La correspondance d'une succession de pères montre que les nominations à Mombasa étaient impopulaires. Certains se plaignaient que le travail d'expédition des marchandises et de tenue des comptes était ennuyeux par rapport au travail pastoral en mission. Ce travail fut néanmoins effectué au profit des confrères missionnaires, les résidents sachant que leurs nominations étaient pour une courte durée et qu'ils seraient bientôt nommés en Ouganda.

En plus de la manutention des marchandises, la procure était disponible pour toute une série d'autres services. Elle accueillait les nouveaux missionnaires et ceux qui retournaient en Afrique du Nord. Quatre-vingt-douze pères et frères en transit ont été hébergés en 1907. Certains d'entre eux sont venus d'Ouganda pour se reposer ; 76 missionnaires ont été hospitalisés en 1911.

Le travail pastoral, cependant, était nécessairement limité dans un territoire assigné aux Spiritains. La chapelle était un oratoire semi-public, mais les pères aidaient à la paroisse de la ville, s'occupant surtout des travailleurs du Buganda qui ne connaissaient pas le swahili. Pour accueillir les chrétiens et les catéchumènes originaires des missions lointaines, un bâtiment de 40 chambres fut construit sur le terrain de la procure. Les pères célébraient la messe au couvent des Sœurs Blanches qui avaient ouvert une école pour les filles d'origine libanaise, mauricienne et goanaise (à l'époque coloniale, les écoles kenyanes étaient strictement séparées en fonction de la race). Les rapports annuels ne font pas état d'un apostolat spécial pour les musulmans qui constituaient la



LA MISSION

majorité de la population de Mombasa. Cependant, des relations cordiales ont été maintenues : le wali arabe (gouverneur de la ville) a invité les pères à la fête de la fin du ramadan.

Pendant la première guerre mondiale, des visites ont été faites à un camp de prisonniers où étaient enfermés des civils allemands. Parmi eux se trouvaient plusieurs missionnaires : deux frères Pères Blancs, Josaphat et Castule, le père Hamberger de Mkulwe et six bénédictins (la détention était assez souple car les prisonniers pouvaient nager quotidiennement dans la mer, sous la surveillance des gardiens). Moins chanceux étaient les nombreux porteurs recrutés dans la division des porteurs engagés pour la campagne militaire et qui en revenaient avec une méningite ou une dysenterie. En 1917, il y avait 1.800 malades à l'hôpital de Mombasa. Des pères et des sœurs de différentes congrégations ont aidé à les soigner.

Jusqu'aux années 1950, les missionnaires européens qui se rendaient en Ouganda faisaient normalement le voyage en mer jusqu'à Mombasa, puis en train. Pour les jeunes Européens, c'était une expérience remarquable que de passer de la chaleur humide de la côte à l'air frais et sec des hauts plateaux. Au début, le voyage en train ne ressemblait pas du tout au service régulier auquel on s'attendrait aujourd'hui. Quatre matins par semaine, une locomotive à vapeur sortait des palmiers et des baobabs de la périphérie de Mombasa et se dirigeait vers l'ouest. Elle était supposée arriver à Nairobi vingt-quatre heures plus tard ; cela arrivait parfois. Pour gravir la pente abrupte des collines de Rabai, rendue glissante par la pluie, le train faisait marche arrière, reprenait de la vitesse, puis remontait à pleine vitesse (30 kilomètres à l'heure), le conducteur espérant que l'élan le porterait jusqu'au sommet. Il fallait aussi s'arrêter pour prendre de l'eau et couper du bois pour entretenir la chaudière.

On pouvait admirer des milliers d'animaux : zèbres, girafes, impalas, gazelles, gnous par milliers, éléphants, parfois des lions. Le Kilimandjaro enneigé et le mont Kenya étaient visibles à l'horizon lointain. Une plate-forme d'observation était fixée à l'avant de la locomotive avec des sièges pour des passagers privilégiés. Lorsque l'ancien président des Etats-Unis, Teddy Roosevelt, en a occupé un, le train s'arrêtait à la vue d'un lion ou d'une gazelle, et l'animal était pourchassé. Le conducteur était récompensé par une patte d'antilope. Une halte était prévue à Nai-

robi, ville en pleine expansion qui, les premières années, consistait essentiellement en quelques tentes et des structures temporaires en bois. A leur arrivée à Kisumu, après une traversée du lac à bord d'un petit bateau à vapeur, les missionnaires poursuivaient leur voyage sur des machines d'un nouveau genre appelées bicyclettes. Tous les évêques n'approuvaient pas leur utilisation. "Dieu préfère ceux qui vont à pied", a écrit le vicaire apostolique du Nyanza Sud, plutôt conservateur.

Après la fin de la première guerre mondiale, une ligne secondaire de Tabora à Mwanza, au sud du lac Victoria, a été ajoutée à la ligne ferroviaire centrale traversant le Kenya. La société a accordé aux missionnaires des tarifs réduits pour leurs marchandises ; elle a ainsi pu concurrencer avec succès l'ancienne voie ferrée vers l'Ouganda. Elle a attiré le fret destiné aux vicariats du Kivu (qui comprenait aussi le Rwanda et le Burundi) et du Haut-Congo. Au marché de Mombasa, le nombre de colis a atteint son pic en 1911, après quoi il n'a cessé de diminuer. En 1928, l'essentiel des activités de la procure ne concernait plus du tout les missions des Pères Blancs, mais les vicariats d'autres sociétés missionnaires. Les pères se plaignaient que leur sommeil était perturbé, tard dans la nuit, par la musique du gramophone du Palace Hotel nouvellement construit sur la route de Kilindini, en face de la procure. Cet hôtel était devenu un centre social attirant les jeunes Européens de Mombasa (il existe toujours, mais sa réputation a disparu depuis longtemps). Après une visite



Chemin de fer Ougandais, Safari de Theodore Roosevelt



du Supérieur général, le père Voillard, la décision a été prise de fermer la procure. En 1930, la communauté a célébré le jubilé d'argent de sa fondation et a quitté. Le terrain a été finalement vendu en 1939 (le site de cette ancienne procure, à l'origine à la campagne, hors de la ville, a été incorporé depuis longtemps dans la métropole qui compte aujourd'hui plus d'un million d'habitants. Seule subsiste une partie de la vieille route de Kilindini. Actuellement, c'est un centre médical qui entoure les anciennes maisons).

De nouveaux venus

Près de quarante ans devaient s'écouler avant que le prochain père blanc ne vienne s'installer au Kenya. L'évêque Siedle de Kigoma avait proposé sa démission à plusieurs reprises avant que la Congrégation de la Propagande ne l'accepte en 1969. Il n'avait cependant pas l'intention d'abandonner son travail pastoral. Après un passage dans une paroisse des pères de Kiltegan, dans l'ouest du Kenya, en tant que 'réfugié' (selon son expression), il devint l'aumônier national des Sœurs. Mais il s'intéressait particulièrement aux responsables laïcs. Ayant déménagé à Sotik en 1982, il a formé des responsables de village faisant le lien entre le message de l'Évangile et la prière communautaire. Son cours devint extrêmement populaire, attirant 3.500 personnes, dont certaines ont parcouru de longues distances à pied, pendant les deux premières années. À l'invitation des évêques kenyans, il s'est intéressé à la promotion des petites communautés chrétiennes, visitant de nombreuses paroisses au Kenya et en Tanzanie. À l'âge de quatre-vingts ans, il a quitté le Kenya et a été accueilli à Kigoma par l'évêque Ruzoka. Il a ensuite exercé son ministère dans des succursales de missions pendant quatre ans, avant de prendre finalement sa retraite dans son pays d'origine.

Le suivant de nos confrères à venir au Kenya fut Sjef Donders, également en 1969. Il est arrivé en Afrique après avoir passé douze ans à étudier et à enseigner la philosophie à Rome et aux Pays-Bas. Ce fut le premier Père Blanc à enseigner au séminaire Saint Thomas d'Aquin. Doué pour faire passer ses idées, il a été engagé par l'université de Nairobi pour devenir d'abord maître de conférences, puis professeur au département des Études religieuses. Nommé aumônier de l'université par le cardinal Otunga, sa prédication à la messe dominicale attirait une assistance au-delà des cercles universitaires. Dix volumes de ses homélies



ont été publiés et traduites en une demi-douzaine de langues. En 1984, il a démissionné de son poste universitaire pour promouvoir d'anciens étudiants ; il est alors parti à Washington, où il a occupé un poste de lobbyiste pour défendre les intérêts africains auprès du gouvernement américain.

Le séminaire Saint-Thomas d'Aquin a employé un certain nombre d'autres Pères Blancs. Le suivant à venir fut Tony Specht, précédemment professeur de théologie morale à Totteridge. Il n'est resté que peu de temps avant de devenir aumônier à plein temps d'environ 3.000 travailleurs humanitaires allemands engagés dans toute l'Éthiopie et l'Afrique de l'Est. Pour leur rendre visite, il a passé un brevet de pilote. Il instruisait leurs enfants pour la première communion et la confirmation, officiait aux mariages et conseillait même les touristes allemands qui avaient des problèmes sur la côte. La "Maison Specht" était un lieu où de nombreux pauvres et des réfugiés du Rwanda ont reçu de l'aide. Le père a passé quarante ans au Kenya avant que des problèmes de santé ne l'empêchent de poursuivre son travail.

Joop Bessem, le fils d'un footballeur professionnel, est resté plus longtemps que ses prédécesseurs au Grand séminaire de St Thomas. Il enseignait déjà la bible depuis vingt ans en Écosse et en Tanzanie lorsqu'il a apporté son savoir à Nairobi. Il y a également assumé les fonctions de bibliothécaire et d'économiste. À l'âge de 61 ans, il fut invité par l'évêque de Lodwar à devenir économiste diocésain. Le diocèse était peuplé principalement de Turkana vivant dans un environnement semi-désertique. Outre le travail de comptabilité au bureau, il a étudié la géologie et acquis les compétences techniques pour des forages. Les programmes précédents n'avaient pas abouti en raison du manque d'implication locale. Aussi, pour assurer l'entretien et la maintenance, il préparait les responsables locaux des nouvelles pompes en organisant des séminaires d'une semaine avant le forage. Lorsqu'il prit sa retraite, neuf ans plus tard, il avait foré 240 puits, dont la plupart fournissaient l'eau potable aux bergers et à leurs familles.

Ces trois pères que nous venons de mentionner avaient tous une formation universitaire, tout comme le quatrième, John O'Donohue. Celui-ci avait enseigné à l'université de Makerere où ses critiques virulentes du régime du général Amin ont attiré l'attention d'un groupe d'assassins.



LA MISSION

Il a dû quitter le pays à la hâte sous un faux nom figurant sur un passeport français. Nommé au Kenya, il a enseigné au séminaire St Thomas d'Aquin, puis a été secrétaire de la Conférence des Eglises de toute l'Afrique.

Alexis Hellard, surnommé 'le petit Breton', a passé quarante ans à répandre la Bonne Nouvelle dans des paroisses ougandaises lorsque, lors d'une visite à Kampala avec un confrère, il a vécu une expérience traumatisante. Des voleurs armés ont tiré sur son compagnon et l'ont tué. Rentré en France pour se rétablir, il a accepté l'aumônerie de la communauté francophone de Nairobi. Reginald Carrière a aussi été missionnaire, d'abord en Zambie. Musicalement doué, il a enseigné la musique à l'école Starehe, fondée pour offrir une éducation "dans la tranquillité et la paix" (comme son nom l'indique) à des garçons pauvres et démunis. "Mon premier devoir est de donner une bonne base morale, religieuse et spirituelle à tous les élèves", a-t-il déclaré. Il l'a fait pendant vingt ans.

Il n'y a pas d'autre pays en Afrique où sept Pères Blancs ont entrepris des tâches individuelles spécifiques, de leur propre initiative, en dehors des régions traditionnellement attribuées à la Société. Leur ministère était approuvé et soutenu par les supérieurs, la plupart du temps après coup, même s'ils vivaient en dehors de toute communauté. Par quoi furent-ils attirés au Kenya ? Comment le Kenya les a-t-il accueillis ? Six d'entre eux étaient basés à Nairobi, capitale cosmopolite en pleine croissance et se développant rapidement, facilement accessible depuis l'étranger. La population était avide de changement après les troubles provoqués par les Mau Mau dans les années précédant l'indépendance. Le climat frais et ensoleillé était attrayant et a facilité l'adaptation des expatriés. Peut-être en raison de l'influence des premiers colons et de la présence de nombreux expatriés, le Kenya a été plus ouvert à un style de commerce européen que ses voisins.

L'anglais était largement utilisé et l'autre langue nationale, le kiswahili, était plus facile à apprendre que la plupart des autres langues, bien que ces sept missionnaires ne l'aient pas tous maîtrisé. Les Kikuyu prédominaient à Nairobi. Ils sont devenus chrétiens en grand nombre assez tardivement, seulement dans les années 1950. A cette époque, la plupart des chrétiens de Nairobi étaient de la première génération. Une forte de-



mande d'éducation s'était développée, mais celle-ci n'était pas largement répandue car récente. Le clergé était toujours composé en majorité de missionnaires, le Grand séminaire n'ayant été fondé qu'après l'indépendance. Lequel de ces facteurs explique la préférence des sept nouveaux venus pour le Kenya ? Que le lecteur fasse son analyse et décide lui-même !

Deux organisations missionnaires opérant aussi au Kenya, ont compté des membres de la Société, l'Institut Ggaba et l'Interservice.

Ggaba Institute

Les évêques d'Afrique de l'Est, de retour du Concile Vatican II, ont perçu la nécessité de mettre à jour l'enseignement catéchétique. Le résultat en a été la création d'un centre pastoral à Ggaba, près de Kampala. Avec les pères de Mill Hill et les Spiritains, les Pères Blancs ont accepté de fournir du personnel. Les étudiants étaient des laïcs, des religieuses et des membres du clergé. A un moment donné, la période d'insécurité en Ouganda a dissuadé les ordres religieux d'y envoyer des candidats, si bien qu'en 1975, le centre a été transféré au Kenya, dans une ancienne école secondaire d'Eldoret laissée vacante par les Sœurs de Loreto. Trois de nos confrères y ont été engagés : Anton Simons comme directeur, Aylward Shorter pour l'anthropologie et Pierre Simson pour l'enseignement des Ecritures. Les coutumes locales, les mentalités traditionnelles et la bible ont été étudiées en combinaison pour présenter l'évangile sous une forme adaptée aux chrétiens et aux catéchumènes du 20ème siècle. Plus tard, d'autres Pères Blancs ont été nommés au sein du personnel pour l'enseignement et l'administration du département des publications. Comme ils faisaient partie intégrante de l'Institut, la vie en communauté de tous les animateurs et participants (comme on appelait les professeurs et étudiants à l'époque), quelle que soit leur affiliation religieuse, nos confrères n'ont pas formé une communauté séparée. En 2008, l'Assemblée plénière de l'AMECEA a décidé d'incorporer l'Institut à l'Université catholique d'Afrique de l'Est, mais à ce moment-là, tous nos confrères avaient déjà quitté.

Interservice

Le règne du président Amin a eu toutes sortes de conséquences pour l'Ouganda. Sa politique économique a créé une pénurie de produits im-



portés. L'expulsion des hommes d'affaires asiatiques a détourné les investissements vers le Kenya. Afin de mettre à disposition les fournitures nécessaires au développement matériel des projets ecclésiastiques, la région de l'Ouganda a fondé Interservice. Il s'agissait d'importer du ciment, des équipements médicaux et des médicaments pour les hôpitaux, des manuels scolaires et des cahiers d'exercice pour les écoles, du matériel liturgique, des pièces détachées pour les véhicules et même des articles ménagers ordinaires comme le savon, l'huile de cuisine et le sucre.

Paul Emile Leduc a été envoyé à Nairobi, en 1974, avec résidence au siège de l'AMECEA. Le travail exigeait une expertise en comptabilité et un sens commercial aigu. Il organisa des wagons de chemin de fer remplis de ciment et de tôles ondulées, et des convois réguliers de camions remplis de fournitures. Ils devaient être accompagnés pour assurer leur arrivée en toute sécurité. La protection contre les voleurs n'était pas le seul danger. Il y avait deux entrepôts à Kampala et une nuit, un groupe d'intrus, apparemment par accident, a mis le feu à l'un d'entre eux, entraînant la perte de tout son contenu. Après trois ans, Paul Emile a été remplacé par Roland Champagne qui a pu vivre dans une maison de la Société à Ngong Road.

La maison de Ngong Road

Avant 1981, nous n'avions pas de communauté à Nairobi. Les pères avaient l'habitude de se réunir tous les mois dans un hôtel pour le repas de midi, mais le besoin d'une maison permanente s'est fait sentir. Une telle fondation impliquait également un engagement plus permanent envers l'archidiocèse. En 1975, une proposition en ce sens a été faite lors de la réunion post-capitulaire en Ouganda, pays enclavé et dépendant, comme cette région, des fournitures et autres services de son voisin. Mais le Kenya était rattaché à la région de Tanzanie, principalement en raison de la langue commune, le kiswahili. Le Conseil régional de Tanzanie avait une attitude moins bienveillante à l'égard de son appendice nord, le considérant comme un fardeau qui pourrait détourner la main-d'œuvre et les ressources de ses besoins du sud. Ainsi, lorsque la proposition d'une maison avec une communauté permanente a été faite, elle a reçu une réponse froide de Nyegezi, le siège régional. Mais, en 1980, le supérieur régional de l'Ouganda, Bob Gay, est devenu Supérieur gé-

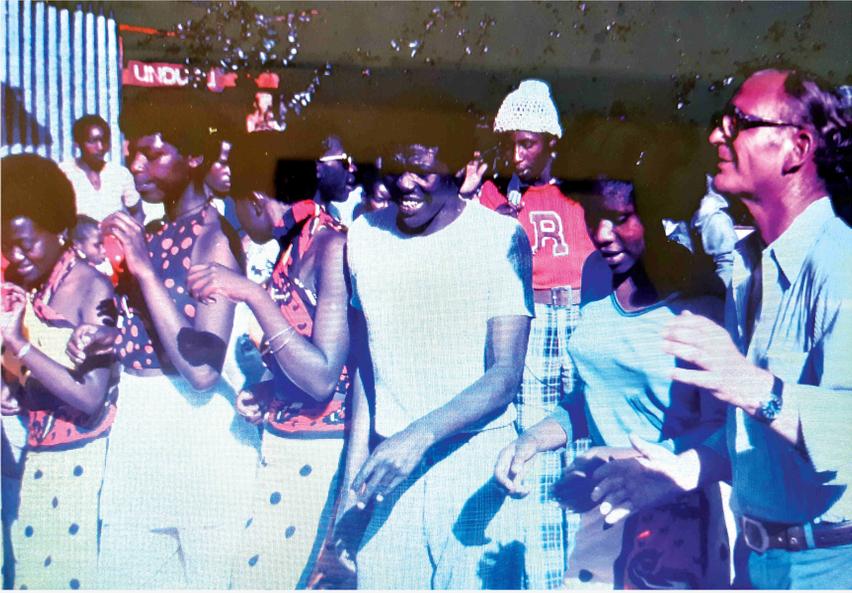


Le petit jardin devant la maison provinciale de Ngong Road

néral. De son point de vue de Rome, il était plus conscient des avantages d'une implantation permanente ; ainsi une maison a été achetée à Ngong Road. Depuis lors, la maison a servi de base à de nombreux pères et frères travaillant et exerçant leur ministère à Nairobi. C'était aussi un lieu où les confrères de Tanzanie pouvaient profiter de courtes vacances à l'abri des austérités du socialisme.

Deux paroisses

Deux paroisses kenyanes sont échues sous la responsabilité de la région (plus tard désignée comme province). La première était Sainte-Thérèse à Eastleigh, construite et entretenue par les Spiritains depuis ses débuts. La communauté chrétienne, à l'origine, était composée principalement de chrétiens goanais, seychellois, mauriciens et tamouls. Après l'indépendance, beaucoup ont émigré et il y a eu un vaste afflux de la campagne vers toutes les parties de Nairobi. De nombreux immigrants ont construit un bidonville dans la vallée de Mathare au sein de la paroisse. Arnold Grol, auparavant à Sumbawanga, a passé un congé sabbatique à Ggaba et a pris conscience de la situation critique des garçons des rues de Nairobi. Ces garçons dormaient sous des morceaux de carton aux portes des magasins, étaient en mauvaise santé et sales. En petits groupes, ils se partageaient la nourriture qu'ils pouvaient obtenir. Beaucoup d'entre eux essayaient de gagner leur vie en gardant des places de



Arnold Grol participant à une danse avec des jeunes Kenyans

parking pour les automobilistes. L'habitude courante de renifler de l'essence les aidait à oublier momentanément leur existence sordide. Bien qu'ils parlaient et se comportaient comme des adultes, ces enfants avaient besoin d'affection, d'attention et d'aide.

Le père Grol avait une apparence excentrique avec ses longs cheveux blonds ondulés et un goût pour les gilets et les cravates colorés. Il portait des lunettes épaisses à monture de corne et avait toujours une cigarette dans la bouche. Il a commencé par donner aux garçons du parking du thé et des chips, puis des vêtements et des repas, en les traitant toujours avec respect. Il a appris le sheng, la langue des jeunes de Nairobi et, progressivement, a gagné la confiance des garçons. A l'écoute de leurs problèmes, il s'est rendu compte que ce qu'ils voulaient le plus, c'était une éducation. Il a donc organisé des cours d'alphabétisation et de métiers manuels. Des cours sur la santé ont aidé les jeunes à éviter les maladies courantes et les maladies de peau. Les filles n'ont pas été négligées. Pour elles, il a créé l'Udada ; des religieuses leur ont enseigné la garde d'enfants et la couture.



Des prêtres ont aidé les garçons et les filles à créer leur propre entreprise. Grol a toujours utilisé leur propre créativité et énergie. Le journal Economist de Londres a décrit la vallée de Mathare comme l'un des endroits les plus entreprenants de la planète. Grol a fait la promotion des sports et a créé le groupe Undugu qui est devenu très connu et était souvent invité aux événements sociaux des personnes aisées. Cela lui a permis de sensibiliser les membres du parlement et les fonctionnaires du gouvernement sur le sort des enfants des rues.

John Slinger a été nommé pour l'assister. Ils vivaient tous deux au presbytère d'Eastleigh et s'impliquèrent de plus en plus dans la paroisse. Traditionnellement, les services étaient en anglais, mais le besoin de services en swahili s'est fait sentir. Lorsque le curé de la paroisse, âgé, ancien missionnaire au Nigeria, partit en congé et décida de ne plus revenir, le cardinal Otunga a demandé à John Slinger de prendre la responsabilité de la paroisse au nom de la Société. Il y est resté comme curé jusqu'en 1987, date à laquelle l'ancien directeur de Ggaba, John Lemay, lui a succédé. La mort de ce dernier dans un accident de voiture sur la route de Mombasa en 2002, a mis fin à l'engagement de la Société à la paroisse d'Eastleigh.

Entretemps, la responsabilité d'une deuxième paroisse avait été acceptée : Notre-Dame Reine de la Paix dans le district South B. Ben Cloutier, initialement nommé à Eastleigh, y avait aidé temporairement le curé, âgé et malade, qui a pris sa retraite en 1979. Il est devenu alors curé de la paroisse. South B se développait rapidement : de nouvelles entreprises de textile, de plastique et de transformation alimentaire fournissaient des emplois. Un centre de classe moyenne a été construit au Golden Gate ; une partie de l'habitat informel de Makuru (parfois appelée de façon péjorative "les bidonvilles de Mukuru") se trouvait à l'intérieur des limites de la paroisse. Le manque de logements convenables pour une population en pleine croissance a fait que de nombreuses personnes ayant un emploi régulier, ainsi que des pauvres chroniques, vivaient dans les huttes en tôle ondulée bordant les ruelles étroites. Pour les nécessiteux, la paroisse a organisé une aide importante, notamment sous forme d'approvisionnement en nourriture. Il n'est malheureusement pas possible, dans un bref article, de détailler les nombreuses activités de ces deux paroisses.



LA MISSION

Je devrais cependant mentionner un incident qui a attiré l'attention internationale. Une dispute entre des commerçants et les dirigeants d'une mosquée voisine a conduit à l'incendie de cette mosquée. En représailles, une foule de musulmans s'est vengée sur l'église de South B. Elle a été aspergée d'essence et incendiée, avant que la police anti-émeute ne puisse intervenir et disperser les pyromanes en furie. Pour éviter toute escalade de violence, le curé de la paroisse, George Smith, a parlé à la télévision pour nier l'existence d'une guerre religieuse et a appelé, avec succès, la jeunesse catholique à rester calme et pacifique. Les offices se sont poursuivis pendant un certain temps dans la partie restante de l'église ; un mariage y a même eu lieu le lendemain. En l'espace d'un an, les chrétiens ont pris leur revanche en construisant une magnifique église, beaucoup plus grande, qui existe maintenant sur le site. Elle est toujours desservie par les Missionnaires d'Afrique.

Balozi

Dès les débuts de la Société, la théologie a été enseignée sur le sol africain jusqu'à ce que le personnel et les étudiants quittent Carthage en 1964. Le Chapitre de 1992 avait décidé sa fermeture et avait chargé le Conseil général de fonder une maison pour le quatrième cycle en Afrique. Nairobi a été choisie pour son climat favorable, ses services de santé et sa disposition à accorder des visas aux étudiants venant de différents pays. Une maison de famille située dans le quartier de classe moyenne du South B a été louée comme résidence temporaire en mars 1994 et un personnel enseignant a été nommé : les pères Menoud, Beaudry et Schonecke qui travaillait déjà à l'AMECEA). Les huit premiers étudiants sont arrivés ; ils se rendaient quotidiennement en minibus au collège de Tangaza afin d'y suivre les cours. Dans l'intervalle, un site permanent a été recherché dans un quartier offrant la possibilité de s'engager dans des projets pastoraux. Avant la fin de 1996, un site approprié a été acheté, les plans architecturaux du séminaire achevés et les permis de raccordement aux services municipaux d'électricité, d'eau et d'égout accordés. En février 1998, l'équipe des professeurs et les étudiants ont emménagé dans des bâtiments encore inachevés. Les trois premiers étudiants ont prêté serment et ont été ordonnés diacres en mars de l'année suivante. Les bâtiments étaient alors terminés et bénis, moins de sept ans après la décision du Chapitre.



Conclusion

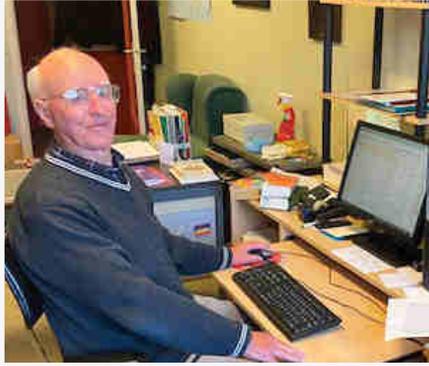
Il n'a pas été possible de mentionner dans ce court article tous les pères et frères impliqués dans l'évolution progressive de la présence de la Société au Kenya. Depuis la création de très grandes provinces, la maison provinciale pour la province d'Afrique de l'Est est basée à Nairobi. La maison de South B est maintenant la résidence des étudiants diplômés et des professeurs. Le centre Bethany a été ouvert en périphérie de Nairobi. Selon le livre du personnel de 2020, dix-huit pères et un frère sont actuellement nommés à Nairobi. C'est plus que dans n'importe quelle ville des vingt pays d'Afrique où nous avons des communautés.

La présence récente de la Société au Kenya a commencé avec des personnes individuelles engagées dans des tâches spécifiques. Elle compte maintenant cinq communautés à Nairobi, engagées dans des apostolats plus permanents et communautaires. C'est très différent de l'histoire de nos missions dans les pays voisins, l'Ouganda et la Tanzanie où, à l'époque du cardinal Lavignerie, les missionnaires ont commencé le travail d'évangélisation, vivant en communautés. L'érection de la hiérarchie locale, et le détachement consécutif des vicariats que la Société avait créés, a fourni l'occasion de commencer des apostolats nouveaux dans d'autres lieux. L'engagement croissant au Kenya coïncide avec un changement de priorités dans la répartition du personnel en Afrique de l'Est. Les missions rurales, où il y avait des millions d'agriculteurs évangélisés qui avaient le loisir, pendant la saison sèche, de suivre une instruction et d'être baptisés, ont été abandonnées. A leur place, les missionnaires se sont tournés vers des paroisses de centres urbains pour s'occuper de grandes communautés de chrétiens déjà baptisés, parmi lesquels les catéchumènes étaient peu nombreux. La difficulté de gagner leur vie est une tâche si absorbante pour les pauvres des villes qu'ils n'ont guère de temps pour autre chose. Pour certains, mais pas pour tous les missionnaires, le changement de priorités suggère que la nécessité d'évangéliser les non-chrétiens s'est affaiblie dans la Société.

Francis Nolan



Memoire de la societe et archives



Trois dangers menacent actuellement « la garde de la mémoire de la Société » : chacun de nous, la mise en péril de certaines traditions et le problème de la conservation des documents digitaux.

-Chaque jour, nous perdons des documents intéressants, soit parce qu'en mettant de l'ordre, des confrères jettent eux-mêmes des documents qu'il aurait été intéressant à garder, soit qu'à la mort d'un confrère, ceux qui « nettoient » sa chambre font disparaître des documents qu'ils auraient dû envoyer aux archives de leur province ou secteur. Les supérieurs de communauté ou, le cas échéant, les économes ne sont pas toujours sensibilisés à ce sujet.

-Certaines traditions se perdent. Nous pensons, par exemple, à la tradition de tenir un diaire dans chaque poste de mission, dans chaque communauté. Sur les six maisons que nous possédons encore sur le territoire belge, seulement deux communautés tiennent encore fidèlement un diaire ; la plupart se contentent de conserver les rapports du conseil local. Qu'en est-il dans les autres secteurs ? Et dans les communautés de fondation récente ? N'oublions pas non plus que, dans le domaine économique, il est important de garder les contrats d'achat et de vente de nos propriétés.

-Le troisième danger concerne les nouvelles technologies, notamment les documents digitaux. La jeune génération de confrères préfère sans doute spontanément ces moyens-là et les utilisent abondamment, voire exclusivement, sans toujours se rendre compte de leur fragilité.

Lors de la session d'archivistes, organisée à la Maison généralice en mars 2015, le père François Richard, archiviste, notait : « Les supports électroniques ont une durée courte : 5 à 6 ans pour des CD, DVD, disques durs. Il est donc nécessaire de faire une « migration » tous les cinq ans. » Il poursuit : « C'est pourquoi on recommande fortement d'imprimer (ou de microfilmer). Il faut insister auprès des responsables pour qu'ils impriment les e-mails et autres documents numérisés » (Syllabus p. 5a).

Dans la même ligne Stéphane Baillargeon écrivait : « Les disques durs ramollissent, les CD décèdent et les DVD se vident... Des documents de plusieurs milliers d'années, comme les tablettes d'argiles ou les papyrus, résistent au temps et vont résister encore longtemps, tandis que des enregistrements réalisés il y a une décennie pourraient disparaître à jamais » (id. 5.1a et 1b). A cela s'ajoute que les ordinateurs de la dernière génération ne savent plus lire, par exemple, les disquettes d'autrefois et que les systèmes d'exploitation (operating systems) des ordinateurs changent régulièrement.

Luc de l'Arbre et Jef Vleugels





LA MISSION

Notre pratique, ici à Bruxelles, se limite à imprimer les mails. Les CD ou les clés USB laissés par certains confrères, contenant leur biographie (mais dans ces cas nous avons également la version imprimée), des documents personnels, des reportages de leurs jubilés, etc., nous les rangeons tels quels. Faudrait-il les conserver et donc faire des « migrations » en les copiant tous les cinq ans ? Sommes-nous capables de nous en occuper nous-mêmes ?

En ce qui concerne la Belgique, nous avons confié une partie de nos archives à une institution universitaire spécialisée. Notre importante collection de films africains, la plupart de 16 mm et en noir et blanc (pensez aux pères De Vloo {1916-1993} et Weymeersch {1917-2002}, cinéastes reconnus) nécessitait des conditions de conservation hautement spécialisées que nous ne pouvions assurer. Nous nous sommes alors, en 1991, adressés à KADOC (Documentation and Research Centre on Religion Culture and Society) à Leuven (Louvain). Nous restons propriétaires. Un grand projet de digitalisation, co-financé par le gouvernement belge est d'ailleurs en cours. La dernière liste (contrat en cours de renouvellement) comporte 141 titres. Au cours des années, aux fameux Afrika-films de l'Afrique centrale, des films d'ailleurs se sont ajoutés, même quelques productions qui n'ont rien à voir avec les Pères Blancs ou les Sœurs Blanches.

En 2019, après consultation du père François Richard par le père Vleugels, la riche documentation photographique de Photos-Service, qui avait servi à nos revues Vivante Afrique et Vivant Univers, suivit le même chemin. Ce transfert comportait aussi toutes les photos provenant de la revue flamande Nieuw Afrika, les séries de diapositives du père Frenay, la photothèque d'Eric Cuppens et encore d'autres trésors. Cette démarche fut d'autant plus nécessaire que, lors des grandes transformations de la Maison généralice (pensez aux magnifiques archives et à la bibliothèque dont nous disposons maintenant), la photothèque fut le parent pauvre, totalement négligé.

La question qui se pose donc maintenant pour l'ensemble des documents digitaux si fréquemment utilisés à notre époque, est la suivante : sommes-nous capables d'en assurer la conservation technique et professionnelle ? Réponse : dans un premier temps, peut-être oui. Mais atten-



Jef Vleugel dans les archives

tion : il ne s'agit pas de ranger quelque part une série de CD.Rom et d'entasser dans des boîtes des clefs USB, comme nous le faisons actuellement ici à Bruxelles... Encore faut-il, pour bien faire, encoder les contenus sur un ordinateur spécial en suivant un classement classique sous forme de dossiers. Ce faisant, vous sauvegardez le contenu en remplaçant régulièrement votre ordinateur par un nouveau de la génération suivante. Cette solution semble éventuellement envisageable pour des archives modestes comme les nôtres en Belgique. Pour nos archives du Généralat cela relève sans doute du rêve.

Il existe des organismes spécialisés qui peuvent conserver pour vous vos documents digitaux. A Leuven, il y a LIAS. Ils comptent 6 euros par GB (cela correspond à un CD et demi). Chaque propriétaire garde évidemment un accès direct à son « dépôt ».

La question de l'avenir de nos documents digitaux nous semble assez urgente, car ils s'accumulent et la quantité risque de devenir ingérable.

Luc de l'Arbre et Jef Vleugels



Un éléphant dans le nuage



L'éléphant a la réputation d'avoir une excellente mémoire. Par contre, la volatilité des informations que nous relayons sur les médias sociaux pourrait bien priver les générations futures de toute mémoire, qu'il s'agisse de textes écrits ou des multimédias. A moins de prendre l'éléphant comme fétiche pour qu'il nous aide à organiser notre mémoire dans le nuage (cloud).

Je n'ai appris qu'après la mort de mon père qu'il avait envisagé de rentrer chez les Pères Blancs pour partir en mission. Mais la guerre et sa situation familiale en avaient décidé autrement. Ce n'était sans doute pas le plan de Dieu, car il se maria et eut six enfants, desquels je suis le cinquième. Rien d'étonnant que nous ayons été abonnés à la revue Vivant Univers et qu'un missionnaire Père Blanc venait chaque année nous présenter le calendrier annuel, toujours avec de très belles photos venues de la mission en Afrique. Si ce vieil homme barbu ne m'inspirait pas nécessairement à devenir missionnaire, les très belles photos de Vivant Univers, dans un premier temps, et ensuite, en grandissant, les légendes des photos, m'éveillèrent à la réalité d'un autre monde, à la fois lointain de par ses énormes différences culturelles, économiques et sociales, et à la fois proche de par le témoignage enthousiaste des missionnaires.



Travail de triage, d'identification et d'archivage des photos dans la photothèque

La plupart de ces photos se trouvent aux archives de la maison générale, des photos de grande qualité, prises avec des appareils infiniment plus grands et infiniment moins sophistiqués que le téléphone portable moyen qui se trouve dans la poche de chacun d'entre nous. Chaque photo était pensée, mise en scène, cadrée, exposée à la quantité de lumière appropriée, puis développée sur verre ou sur pellicule et envoyée aux divers services missionnaires pour l'animation, les revues et les expositions missionnaires, ainsi qu'aux archives. Dans une moindre mesure, vu le coût et l'expertise requise, des films étaient réalisés et montés à des fins d'animation et de promotion missionnaires.

Ces médias photographiques constituaient, et constituent encore toujours aujourd'hui, une mine intarissable d'informations sur la mission. Ils étaient avantageusement complétés par les diaires, ces comptes rendus quotidiens de la vie de chacune de nos communautés. Il est vrai que le Conseil général imposait la tenue de ces diaires, une tâche souvent contraignante à faire en fin de journée à la lumière vacillante d'une bougie ou d'une lampe à pétrole, une tâche souvent confiée au plus jeune. Un de nos Chapitres généraux a malheureusement aboli l'obligation de tenir le diaire, réduisant ainsi sérieusement la source d'informations qui permettaient aux supérieurs de suivre l'évolution de la mission, aux animateurs mission-



LA MISSION

naires et éditeurs de revues de créer leurs contenus, et aux historiens d'aujourd'hui et de demain de comprendre et de vulgariser l'histoire de la mission.

Aujourd'hui, il n'y a plus de confrère qui ait la passion et la formation pour réaliser des clichés professionnels. Les appareils professionnels sont très onéreux et compliqués à opérer. Et faire appel à des photographes ou cinéastes professionnels peut s'avérer déraisonnable, tant leurs prix sont élevés. Par contre, beaucoup d'entre nous ont un téléphone intelligent (smartphone) de plus ou moins bonne qualité, capable de prendre à la volée un tas de photos et de clips vidéos. Il est donc à la portée de tout un chacun de figer les événements principaux de la mission dans le coin du monde où il œuvre. C'est en gros ce qu'il se passe, sauf que la photographie est un art qui au mieux peut s'apprendre et que les meilleures photos, s'il en est, doivent être acheminées là où elles pourront servir la mission au travers de nos différents médias et, ultimement, être sauvegardées dans nos archives pour consultation par les générations futures.

Un autre problème lié à la prise de photos en est leur documentation. Car, hormis peut-être pour sa beauté esthétique, une photo n'a de valeur que si l'on en connaît l'histoire, le cadre, la date, l'auteur, les noms des personnes et des lieux photographiés... Trop souvent les photos sont "balancées" sur Facebook, WhatsApp, Instagram ou tout autre réseau social, sans la moindre explication ! Non seulement ces photos auront très peu de chance d'arriver dans le "pot commun" dans lequel les confrères assignés à la promotion de la mission pourront puiser, mais elles risquent d'être "empruntées" par des internautes sans scrupule, en dépit des lois de copyright et des règles élémentaires de la bienséance.

Il n'y a plus que l'une ou l'autre communauté de "puristes" qui tiennent aujourd'hui un diaire. Dans le temps, les diaires étaient requis par le Conseil général pour des raisons évidentes de gouvernance en ligne avec le style autoritaire de l'époque. C'est sans doute ce qui a motivé le Chapitre à en supprimer l'obligation. Mais peut-être a-t-on jeté le bébé avec l'eau du bain. Nous avons aujourd'hui assez peu de nouvelles du terrain, sauf celles qui transparaissent dans les rapports des différents conseils ou dans les lettres circulaires là où elles existent. Les nouvelles, mais aussi les échanges professionnels, transmis par email, par WhatsApp ou par les différents réseaux sociaux courent le risque d'être perdus car il n'existe



Les archives “papiers” sont toujours d’actualité

pas encore de protocole commun pour sauvegarder les messages importants véhiculés par ces médias.

Cette courte réflexion ne se veut certes pas exhaustive. Je voudrais seulement attirer l’attention des futurs capitulants (nous y serons vite) sur les questions suivantes :

En supprimant les diaires, la Société s’est privée d’une source importante d’informations sur nos communautés et sur les situations politiques et ecclésiales des régions dans lesquelles nous sommes présents. Comment pourrait-on profiter de la même collection d’informations, tout en évitant de provoquer des ressentis négatifs chez nos confrères ?

Comment organiser la collecte des informations pertinentes échangées sur les réseaux sociaux et par email autrement qu’en les imprimant ?

Quelle importance accordons-nous aux documents multimédias comme complémentaires aux documents écrits ou digitaux ?

Sommes-nous prêts à investir pour classer ces documents multimédias sur le Cloud ?

Reconnaissons-nous le rôle de nos confrères dans la collecte et la fabrication des documents multimédias et sommes-nous prêts à les former de manière systématique ?

Quant à toi, cher confrère, je t’invite à répondre avec enthousiasme aux invitations de formation aux multimédias qui ne tarderont pas à te parvenir.

Philippe Docq

Du nouveau aux archives ?



L'alvéole dédiées à Mère Marie-Salomée dans la crypte à la maison généralice M.Afr

A plusieurs reprises, nous, Sr Gisela Schreyer et P Dominique Arnould, archivistes de nos deux maisons générales avons échangé durant ces deux années jubilaires sur ce qui nous semblait important dans cette expérience de travail en commun. Voici quelques bribes de nos échanges.

Prise de conscience de nos richesses

150 ans d'existence, cela représente une grande richesse d'expériences, de réalisations, de succès et d'erreurs, de joies et de peines, de découvertes et de remises en question ; cela se traduit pour nous en des mètres de rayonnages avec des documents, des livres, des boîtes, des albums, des plaques de verre, des objets... tout cela classé soigneusement. Cela comprend les multiples histoires des vies de nos confrères et consœurs, de nos communautés, des humbles débuts d'Églises rassemblées à présent en conférences épiscopales et qui commencent à apporter leur précieuse contribution à la vie de la grande Église universelle.

Nous avons découvert ou redécouvert les supports audio-visuels qui illustrent les milles facettes de ces histoires : films, diapos, photos, cassettes... nous avons souvent souri devant les appareils de toutes sortes auxquels collaient encore, avec la poussière de Rome, des traces de terre rouge ou de sable de toutes les couleurs !

Essayant de répondre aux diverses demandes au cours de ces mois jubilaires s'est imposé à nous le fait que notre passé est bien l'histoire commune d'une même famille ; cette connaissance mutuelle, ces échanges sont à poursuivre. Nous avons constaté que l'enthousiasme était grand dans certaines provinces, secteurs, pays...

La collaboration

Au fur et à mesure que le programme à Rome a pris corps, nos projets se sont concrétisés et ont nécessairement rétréci à une taille adaptée aux différents paramètres dont nous devons tenir compte : temps, disponibilité, finances, public visé...

Finalement le principe de la simplicité a été un bon guide avec quelques coups de chance comme un magasin qui était prêt à reproduire nos photos à un prix abordable et sous un format pratique, même pour 12 mois avec 24 images dans chaque série ! Et puis, chacun y allant de sa petite idée, la mise en commun pour voir comment la réaliser et le partage incessant pour réaliser quelque chose de cohérent... ont finalement donné des résultats intéressants.

Les photos agrandies au format A4 et A3 font partie à présent d'un stock historique disponible pour tous les confrères et consœurs sur internet. Ici, à Rome nous puisons dans le « trésor » pour continuer une décoration du hall d'entrée et de la crypte à la via Aurelia.



Soeurs Mado, Carmen et Gisela dans la crypte de la Maison générale des M.Afr



Dominique dans l'annexe de la bibliothèque de la Maison générale des M.Afr



Les réalisations et événements auxquels nous avons été associés durant ce jubilé

Nous énumérons un peu en vrac :

- Liturgies d'ouverture et de clôture à Rome
- Commémoration des confrères et consœurs morts de mort violente avec l'ajout de la plaque des sœurs et une décoration renouvelée.
- Ouverture en Tunisie et clôture en Ouganda
- Conférences mensuelles et témoignages à la MG via Aurelia
- Symposium à l'université urbanienne, participation à la « journée du cardinal Zoungana » en cette même université.
- Expositions dans le hall d'entrée à Rome et dans plusieurs pays pour lesquelles nous avons fourni du matériel.
- Documents divers et renseignements fournis à ceux et celles qui ont voulu écrire ou donner des conférences

Projets de longue haleine

Dans la crypte où repose notre « Père fondateur », doucement prend forme le projet d'en faire un lieu de célébration de notre vocation et mission commune. Une petite moitié du projet a pris forme et nous espérons qu'un jour nos sites internet pourrons offrir une « visite guidée » de ce lieu d'action de grâce commune.

La publication des écrits du cardinal Lavigerie et de mère Marie-Salomé. La collection « bleue » des livrets sur des sujets historiques chez les M. Afr. vient juste de clore la série de 6 livrets d'une « Anthologie de textes de Lavigerie » présentée par le P. Jean-Claude Ceillier. Le livre de Bernard Ugeux, « Prier 15 jours avec le cardinal Lavigerie » nous a justement rappelé à quelle source nous nous abreuvons. Du côté des SMNDA, une réédition de la version anglaise du livre de Sr Marie André du Sacré-Cœur sur « l'histoire des origines de la congrégation » ainsi que l'édition anglaise des « Pensées du cardinal Lavigerie », la « retraite avec le cardinal », font partie de cet effort sans cesse à poursuivre de puiser dans le trésor de nos archives.

Les films, diapositives... dans nos archives. Ce serait le moment de numériser tous ces documents précieux ; certains ont déjà été mis sous cette forme par les confrères d'« Africa films » à Namur mais il en reste



encore beaucoup d'autres. Cela implique évidemment un coût financier qui demande un peu de réflexion et pas mal de temps à y consacrer! C'est sur l'étagère « à faire ».

Et demain ?

Nous n'avons pas été fondés pour fabriquer des archives de même qu'aucune famille n'est faite pour entasser des vieux cartons dans les greniers. Mais les bibliothèques, archives et les vieilles cantines renferment malgré elles la mémoire de l'action apostolique, les motivations personnelles et collectives, la vie des générations qui nous ont précédés. Nous avons là une mémoire collective à notre disposition, riche source où raviver l'inspiration, retremper notre courage, revigorer notre amour de l'Afrique et de ses peuples si variés. Pour le jubilé des 200 ans où les archivistes trouveront ils informations et souvenirs à partager ?

Que laisserons-nous à la mémoire collective de ce que nous vivons aujourd'hui ? Des rapports de secrétariat, de réunions, de comités, des comptes-rendus de conseils généraux, provinciaux, de secteurs... ? C'est beaucoup et... c'est peu. Les diaires n'existent plus, les albums de maisons, personnels, communautés ne sont plus de mode... que restera-t-il des mille et une potos prises sur nos smartphones, de nos tchats, de nos tweets, de nos groupes de whatsApp... ?

Voulons-nous passer quelque chose à la génération qui nous suit ? ce qui a fait nos joies et nos peines au cours de notre vie missionnaire ?

Le saint pape Paul VI disait aux archivistes... Notre tradition « qui est cohérente et accomplit au cours de siècles un dessein... réalise peut-on dire un mystère. C'est le Christ qui intervient dans le temps et qui écrit Lui-même sa propre histoire au point que nos bouts de papier sont les échos et les traces de ce passage de l'Eglise, mieux du passage du Seigneur Jésus dans le monde. Aussi, avoir le culte de ces papiers, des documents, des archives, est-ce, par contrecoup, avoir le culte du Christ, avoir le sens de l'Eglise, offrir à nous-mêmes et offrir à ceux qui viendront après nous l'histoire de cette phase du passage, ou du transitus Domini dans le monde » (Discours aux archivistes ecclésiastiques, 26 septembre 1963)

Gisela Schreyer, Dominique Arnauld



Pour susciter l'intérêt des archives de la Société et former les compétences



Ma question de base est : « Que pouvons-nous faire de l'énorme quantité d'éléments audio, manuscrits, imprimés, audiovisuels, images que nous produisons chaque jour ? Peuvent-ils contribuer à raconter l'histoire de notre Société des Missionnaires d'Afrique aux générations suivantes ? »

L'état des lieux

Nous sommes en plein dans l'ère du numérique et toute une génération ne connaît que cette façon de communiquer. Sans exagérer, nous pouvons affirmer que c'est le règne de l'immédiateté dans l'information ; ainsi, les notions telles la discrétion, la confidentialité et le secret sont mises à mal par la course à la « primeur de l'information ». Une image saisie avec un téléphone portable est immédiatement diffusée avant même que l'expéditeur n'ait le temps ou l'intention de s'enquérir sur les raisons de l'événement partagé. Il a agi « en temps réel », « en direct ». C'est une pratique qui va s'amplifier avec l'avènement de la 5G ; ceci peut avoir son pesant d'or dans le journalisme professionnel, surtout quand la déontologie est mise à contribution. Dans les mains

d'un amateur, qu'il soit de très bonne volonté, un tel usage de l'information expose à des risques souvent insoupçonnés. Il y a quelques années, à Bukavu, aux abords de la place de l'Indépendance, inondée après une grande pluie, le courant d'eau était en train d'emporter le véhicule d'une jeune dame en détresse. Les foules alentour n'étaient pas disposées à tenter un sauvetage, mais filmaient la scène avec moult commentaires et diffusaient immédiatement toute la scène sur les réseaux sociaux... L'on pouvait même entendre le sarcasme et le cynisme dans les audio accompagnant les images. Quel choc pour les membres de la famille et les amis de la jeune dame qui voyaient ces images sans aucune préparation ?

Disponibilité du matériel et besoin de discernement...

Aujourd'hui, les fêtes, les réunions, les conférences et toutes sortes d'événements font l'objet de partages « en direct » grâce aux téléphones cellulaires qui sont de plus en plus dotés de caméra, d'enregistreur et d'appareil photo ultra sophistiqués. Cela entraîne parfois des « indiscretions » lors de certaines réunions où le confidentialité a été clairement demandée aux participants... Dans certains cas, des vies ont été détruites à cause d'une image, d'une vidéo publiée sans discernement. Il nous faut constater tout simplement que l'équipement nécessaire pour saisir « le moment historique » est disponible et presque à la portée de tous. Son usage judicieux est une autre histoire.

L'espace de stockage de données collectées a aussi dramatiquement augmenté sur les téléphones portables et dans les ordinateurs. Est lointain le temps où les ordinateurs n'avaient même pas 1 gigaoctet d'espace de stockage sur le disque dur ; aujourd'hui, on parle facilement de « téraoctet » équivalent à environ 1.000 gigaoctet pour un disque dur interne, et beaucoup plus sur des stockages externes. Un disque dur de moins de 10 téraoctets, par exemple, peut contenir toutes les archives papiers de la maison généralice. Avec le système « cloud », un stockage « distant », en dehors des équipements physiques du domicile, accessible de partout au monde, les utilisateurs peuvent acheter des espaces de sauvegarde quasi-illimités.



Les espaces de stockage ont été d'un grand apport à l'archivage numérique

La pratique jusqu'à ce jour...

La Société des Missionnaires d'Afrique, à l'instar d'autres familles religieuses, a préservé son histoire grâce aux récits écrits de la vie des communautés (diaires), différents rapports et compte-rendu des réunions consignés par des secrétaires à différents niveaux. Manuscrits au début, ces différents documents ont suivi l'évolution de la technique : ils ont progressivement été conservés sous forme dactylographiée, polycopiée ou photocopiée ; aujourd'hui une bonne partie est numérisée.

Des photographies sont conservées sous forme de films « négatifs », de papiers ou de plaques de verre que l'on peut encore voir dans la photothèque de la maison généralice. Un bon nombre de photos et films réalisés par les confrères, a été numérisé et sauvegardé dans les ordinateurs et le « cloud » des archives.

À la maison généralice, presque tous les services sont « branchés » au cloud de la maison, avec un accès limité aux besoins de leur service, pour bénéficier d'un espace de stockage en plus des disques durs phy-



siques de leur bureau... ce qui est très sécurisant. Il faut, en outre, signaler qu'un comité composé des membres de ces différents services est engagé dans le suivi de la réglementation en vigueur sur la protection des données personnelles.

Les provincialats des Missionnaires d'Afrique sont certainement rodés dans la gestion des archives locales ; je ne suis pas très sûr concernant leur numérisation. Pour ceux qui ne le sont pas encore, il serait grand temps d'y penser, car un incendie, une guerre, une inondation peuvent faire disparaître à jamais des précieux documents. Beaucoup en ont l'expérience.

La plupart des communautés, en revanche, ont perdu la tradition des diaires qui, pendant longtemps, ont apporté des renseignements précieux à l'histoire des débuts de notre « petite Société ». En 2010, au Congo, il nous avait été recommandé de reprendre l'habitude de tenir un diaire dans chaque communauté... La mienne n'a pas pu persévérer dans cet exercice malgré la bonne volonté du confrère chargé de noter les différents événements que vivait notre communauté. Je crois que c'est l'expérience de beaucoup de communautés. L'époque est tout simplement différente.

Tirons parti du temps présent et de ce qui est disponible

A un certain moment, je pouvais dire, comme certains pessimistes, que « les gens de notre époque ne lisent plus... » ; cette affirmation, trop généralisant, est partiellement vraie quant aux livres imprimés. Mais, force est de constater que partout dans nos villes et nos villages beaucoup de gens ont leurs yeux rivés aux écrans de leur téléphones soit pour lire et écrire des textos, soit pour s'informer, ou tout simplement regarder divers contenus audiovisuels ou, pourquoi pas, pour jouer. La quantité de phrases lues dans une journée sur un smartphone, équivaut à plusieurs pages de livre. Les gens de notre époque lisent beaucoup, même sans lire de livres. Il y a dans cette réalité, un filon à exploiter.

Le smartphone est donc devenu, à notre époque, un outil incontournable pour la communication interpersonnelle et pour l'information. Son



Le smartphone peut remplir aujourd'hui plus qu'un ordinateur des années 90

équipement (enregistreur, caméra, appareil photo, traitement de texte, etc.) en fait un petit bureau ambulante pour ceux qui savent l'utiliser convenablement. Dans cette perspective, la Société des Missionnaires d'Afrique peut compter sur les confrères qui utilisent ce genre d'appareil pour immortaliser les événements et les partager avec toute la Société en les archivant convenablement. Les photos inédites qui captent un moment important de la vie d'une communauté des missionnaires, pourrait bien trouver sa place dans les archives de la province et de la Société. C'est juste une question d'indiquer quelques critères de base pour prendre des photos qui ont valeur de renseignement pour l'histoire de notre Société des Missionnaires d'Afrique. Je suis sûr qu'il n'y a pas que les archives qui en profiteront, mais aussi les différentes publications numériques et les différentes revues, livres et magazines de la Société qui y trouveront leur compte. Il serait judicieux d'envisager de proposer quelques notions pratiques de photographie aux confrères qui sont simples dans l'utilisation de leurs smartphones lors des différents événements ; l'on pourrait aussi donner des conseils d'économie afin



d'acquérir un appareil au prix abordable permettant de produire un travail de qualité.

Nous recevons beaucoup de photos de confrères et d'événements apparemment très intéressants, mais souvent ceux qui nous les envoient oublient de mentionner le nom du photographe, le lieu où la photo a été prise, l'événement illustré par la photo, les personnes ou groupes sur la photo... Tous ces renseignements donnent à la photo sa valeur d'archive. Il est vrai que cela peut sembler fastidieux, mais c'est très important de prendre le temps de noter ces détails pour le photographe lui-même d'abord, s'il doit utiliser ces photos un jour dans un cadre formel.

En outre, nous partageons beaucoup de choses sur nos pages Facebook qui, finalement, disparaissent sous le flot de nouvelles informations postées sur la page. Si les Missionnaires d'Afrique s'efforçaient de partager tout ce qui concerne les événements de la Société sur la page Facebook « Missionnaires d'Afrique Église catholique » dédiée à la Société, que le webmaster a créé pour ce genre de partage, ce serait un point formidable de rencontre et de communion fraternelle. Cela ne nous empêchera pas de continuer à faire une bonne animation missionnaire sur nos propres pages, en y postant un contenu approprié. Dans ce domaine de la communication amateur, il convient de toujours se poser des questions : « qu'est-ce que je veux communiquer à ceux qui lisent ma page Facebook ? quel message je veux leur lancer ? »

La réponse à ces questions va certainement guider le choix des mots et des images visibles sur la page. L'on privilégiera les images racontant les activités missionnaires, le charisme, etc. Nous pouvons, à l'occasion, réfléchir ensemble avec des techniciens, tels nos webmasters, pour savoir comment conserver, autant que faire se peut, toutes les richesses documentaires que les jeunes générations (et certains aînés) produisent et récoltent chaque jour. Les archives de notre Société ont encore de belles perspectives.

Freddy Kyombo



Steve Collins 1921 - 2014



Steve est né à Portobello, Edimbourg, en 1921. Il a reçu une éducation catholique traditionnelle. Au début de sa vie, la famille a déménagé à Glasgow. C'est de là qu'il a rejoint le petit séminaire national du Blairs College, pendant trois ans, avant d'être transféré au petit séminaire des Pères Blancs à Bishop's Waltham. Il étudie la philosophie à St. Boswells, puis se rend à l'Oscott College et à Rossington Hall pour ses études finales avant de prêter serment le 8 octobre 1946 et de recevoir l'ordination sacerdotale le 30 juillet 1947. Il attendait avec

impatience une nomination en Afrique.

A cette époque cependant, les Pères Blancs avaient un bon nombre d'engagements dans la province. On avait besoin de personnel pour les petits séminaires et la maison de philosophie, pour la gestion des travaux de promotion et la collecte de fonds. Steve accepte volontiers diverses nominations, d'abord comme secrétaire provincial, puis comme enseignant et, en 1953, comme supérieur de Rutherglen, chargé de faire connaître les Pères Blancs en Écosse. Avec ses collègues, Steve se lance, avec joie et sans réserve, dans cette mission. Ce n'est pas pour rien que grâce à ces efforts, les Pères Blancs deviennent si connus en Écosse et que Steve lui-même devient un nom familier.

Nommé en Ouganda, à Mbarara

Mais Steve sait toujours que sa vocation Père Blanc était d'être missionnaire en Afrique. Ainsi, lorsqu'il est autorisé à faire la grande retraite à Mours, en 1958, et qu'il est nommé en Ouganda à la même époque, ses lettres à ses



supérieurs expriment une grande joie et un enthousiasme enfantin.

Il est d'abord nommé à Mbarara et y passe ses premières années comme secrétaire de l'évêque. De 1961 à 1965, Steve fait partie du personnel du séminaire diocésain. Après son départ en 1965, on lui demande de participer, pendant un an, à des activités de promotion en Écosse. Il accepte volontiers, mais il a hâte de retourner en Ouganda. Il y retourne à la fin 1966 et occupe le poste de vicaire dans les paroisses de Butale, puis de Rushanje, toujours dans le diocèse de Mbarara. Il aime le travail pastoral et s'implique dans des projets socio-économiques avec et pour la population. À une époque, Steve est en compétition avec son confrère, le "père Vincent", pour savoir lequel des deux élevait le meilleur troupeau de bétail !

En dehors d'une session à l'Institut pastoral de Ggaba, en 1974, Steve continue à travailler à la base dans plusieurs autres paroisses du diocèse de Mbarara jusqu'en 1984. Le régime d'Idi Amin et ses conséquences se font sentir en Ouganda. C'était la pire des époques. Steve lui-même ne rajeunissait pas ; on lui diagnostique une spondylose cervicale et de l'arthrose. Rien n'entrave sa mission qui était de servir le peuple le mieux qu'il peut.

Il lance de nombreux projets pour soulager les souffrances des personnes qu'il aime tant, en particulier les plus défavorisées. Il reste plein de joie et d'espoir.

Retour en Ouganda

En 1984, Steve suit la session biblique à Jérusalem. Lorsqu'il retourne en Ouganda, ce n'est plus pour sa bien-aimée Mbarara mais pour Soroti, parmi le peuple Karajamong, à la paroisse d'Usuk. La situation politique et sécuritaire y est instable. Steve reste enthousiaste et plein d'espoir. En 1985, il écrit à propos d'une grave crise (de malaria) : "je délirais (quelqu'un a dit que c'était hilarant) et il a fallu me droguer. Je suis revenu à la normale maintenant" ; il ajoute : "nous avons récupéré les fourmis qui avaient détruit notre église lorsqu'elle a été abandonnée ; nous avons utilisé la terre de la fourmière pour fabriquer des briques afin de reconstruire l'église ! " Une justice poétique, pleine de joie !

Steve a toujours pu maintenir ses relations et ses contacts au Royaume-Uni, en particulier en Écosse. Celles-ci lui seront très utiles dans la phase suivante de sa mission. Il est nommé à Kampala en tant que maître d'hôtel, à la Lourdel House. Il s'y implique beaucoup, à tous les niveaux, dans



les soins aux personnes atteintes du sida. Il crée un fonds appelé A.F.F. (Aids Family Fund) : “Le nonce m’a fait un don de mille livres et la Société Calédonienne trois cents livres - Dieu bénisse le pape et l’Ecosse ! Je crois que Dieu bénit notre travail et je suis très heureux d’être revenu pour une autre expérience”.

En 1990, il fonde et développe AWOFS (Aids Widows Orphans Family Support). Le groupe de soutien est béni, à Kampala, par le pape, en 1993, et reçoit de l’aide de nombreuses sources. Le groupe améliore la situation de nombreuses personnes atteintes du sida. Steve peut les enthousiasmer avec l’espoir et la dignité chrétienne, mais doit se retirer du projet en 1998 : l’âge avancé et la maladie commencent à faire des ravages.

En Afrique du Sud, puis en Europe

En 1997, des membres de sa famille étaient venus en Ouganda pour célébrer son jubilé d’or. Peu après, vient le temps pour Steve de quitter l’Ouganda où il avait été si impliqué dans le travail et les projets pastoraux près de 40 ans. Il est ravi de l’occa-

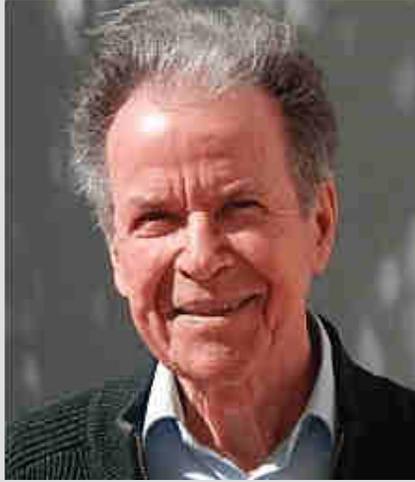
sion qui lui est offerte d’aider à Edenglen, en Afrique du Sud, pendant deux ans. Il retourne en Grande-Bretagne en 2000.

Pendant sa retraite, d’abord à Corfton Rd. à Londres, Steve s’impliqua dans AEFJN et y apporte une grande expérience de la mission pour les discussions qui se déroulaient alors sur le changement de comportement (abstinence, fidélité, célibat par opposition à la distribution massive de préservatifs) dans le cadre du Forum Afrique. Il participe à des marches de protestation pour “la suppression de la dette”. Il participe à des conférences sur le commerce des armes pour AEFJN (CAAT Campaign Against the Arms Trade). Il reçoit une prothèse à la hanche, le 6 décembre 2003, à l’âge de 82 ans, mais cela ne le ralentit pas. Steve est toujours aussi engagé dans son témoignage de l’évangile du Christ ! Sa joie, son enthousiasme et son amour de l’Afrique sont remarquables. En 2006, il s’installe dans notre maison de Rutherglen. Sa santé se détériore encore et il rejoint la Nazareth House, à Glasgow, en 2011, où il sera bien soigné jusqu’à sa mort, le 21 juin 2014. R.I.P

Chris Wallbank

Bruno Chupin

1938 - 2020



Bruno est né à Paris le 4 mars 1938. Il était le sixième enfant d'une famille de neuf, famille de tradition très religieuse, qui a donné de nombreuses vocations religieuses, aussi bien de sœurs

que de prêtres. La famille habitait Versailles. Bruno fait ses études au collège St Jean de Béthune, puis comme pensionnaire chez les Frères à Dreux. Pas spécialement brillant intellectuellement, mais d'une bonne moyenne, il obtient ses deux baccalauréats, section C et mathématiques. Très marqué par le scoutisme, il aime les longues marches, les nuits sous la tente, les jeux, les

chants et prières autour du feu de camp. Gai compagnon, il se fait vite de nombreux amis. Personne n'est surpris quand il décide de devenir missionnaire d'Afrique.

Il entre donc à Kerlois en septembre 1957. On signale déjà chez lui de fréquents maux de tête. « Très gai, aimant la vie de communauté, il est apprécié de tous... un peu taquin... il a de bonnes manières, mais un peu affectées » signale-t-on. En 1959, il fait son noviciat à Gap.

En 1961, il est mobilisé à Bizerte pour son service militaire. Il restera 19 mois sous l'uniforme et profite bien de son passage à l'armée pour acquérir une plus grande maturité. Il retourne à Carthage pour y poursuivre sa théologie. A cette époque, le scolasticat déménage à Vals. C'est là que Bruno prononce son serment missionnaire le 28 janvier 1965. Il est ordonné à Versailles, le 26 juin 1965. Pendant le scolasticat on l'a jugé « toujours gai et souriant, sachant s'affirmer, même parfois un peu trop. Il devra écouter davantage les autres mais reste sensible, passionné, débordant de vie et de dynamisme ».



Mission en Ituri, puis à Kinshasa

Après le stage de pastorale à Mours, il part pour le Congo où il est nommé. Il y arrive en 1966, dans la région de l'Ituri, région limitrophe de l'Ouganda et du Soudan, à l'extrémité Nord-Est du Congo. Cette ancienne colonie belge, qui avait accédé à l'indépendance en 1960, venait de traverser une période très difficile. Lors de la rébellion muléliste de 1964, neuf pères blancs de la région de l'Ituri avaient été assassinés ainsi que plusieurs religieuses.

En 1966, le général Mobutu rétablit une paix relative. Après six mois passés à Atu pour apprendre la langue, Bruno est nommé à Ariwara, où il s'occupe principalement des écoles et de la jeunesse : scoutisme et mouvement Xavérien. Il est très apprécié. En 1974, Bruno rentre en congé. Il a besoin de repos et de soins médicaux. Il profite de son séjour en France pour suivre des cours de théologie à l'Arbresle, chez les dominicains.

En 1975, il retourne en Ituri, à Essebi, puis Aba. En 1980, il est nommé en France à Chatou, pour l'animation missionnaire. Il a alors l'occasion de participer à la session de trois mois à Jérusalem avec la

grande retraite. En 1984, il est de nouveau nommé au Congo, qui s'appelait alors Zaïre. Un autre départ attend Bruno. Il est nommé à Kinshasa, la capitale, à 2.000 km de l'Ituri. Après la brousse, voilà la grande métropole, les foules, l'agitation perpétuelle, dans un climat plus chaud et humide que celui de l'Ituri.

L'église à Kinshasa est très marquée par l'action du cardinal Malula. En pleine crise anti-religieuse de l'authenticité zaïroise, le cardinal parle fortement : « Les missionnaires ont christianisé l'Afrique, les Africains vont africaniser le christianisme. Il va falloir faire éclater les paroisses actuelles en petites communautés à taille humaine. Au sein de ces communautés les laïcs vivront leur vie chrétienne en véritables témoins de l'amour du Christ, en exerçant divers ministères pour ces communautés ».

De nombreuses paroisses sont fondées et confiées à des laïcs formés, les bakambi. Le rite zaïrois, souvent appelé le rite Malula, est accepté par Rome. Les petites communautés de base se multiplient. Les laïcs prennent leurs responsabilités dans tous les domaines, et le grand travail des missionnaires est d'organiser la formation de tous ces responsables. Bruno se lance



avec son enthousiasme habituel dans cet apostolat.

En 1987, Il revient en France, fatigué, et doit se faire soigner d'un abcès amibien au foie. Il se repose un temps à Tassy. En 1990, il revient au Zaïre comme curé à Kisenso, à la paroisse Saint Etienne. La situation au Zaïre s'est alors dégradée. Bruno écrit : « Il y a un véritable ouragan de colère et de pillage dans les quartiers industriels et commerçants de la ville, ainsi que dans l'une ou l'autre maison de particuliers, dans les quartiers résidentiels. L'explosion est provoquée par un ras le bol suite à la flambée des prix, des salaires dérisoires, les profits éhontés de la classe dirigeante, le chômage généralisé ».

Le quartier de Kisenso est relativement calme, mais la population a participé en masse aux pillages en ville. Les ambassades ont demandé aux expatriés de partir, mais les missionnaires eux sont restés. Bruno avoue dans une lettre qu'il est fatigué physiquement et moralement : « Pas étonnant, écrit-il que dans cette ambiance la forme physique soit chancelante, alors que, et c'est assez pénible à vivre, ce serait justement maintenant que j'aimerais être en super-forme ». Il se fait faire un bilan de santé com-

plet. Le 16 février 1992, c'est la fameuse marche espoir des chrétiens. Une vraie action de non-violence évangélique organisée après conscientisation dans les églises... mais qui se termine dans le sang. Le père Santi, vicaire de Bruno, participe à la marche, est arrêté puis expulsé du Zaïre. Bruno, de plus en plus fatigué doit lui-même partir pour des congés en juin. Le jeune père Hervé Petit reste seul prêtre à la paroisse, et le régional fait appel au père Bertrand Gayet, alors curé à Kisangani, pour l'aider dans la mesure du possible. Bruno réside à la rue Friant et prend une année sabbatique dont il a bien besoin. En septembre 1995, il retourne à Kisenso comme curé, mais doit revenir en France en 1997 pour un repos de 2 ans. Il a toujours les mêmes symptômes : vertiges, vomissements, malaises.

Retour en Ituri, puis en France

Ne se sentant plus à l'aise à Kinshasa il demande une nouvelle nomination : responsable de l'animation missionnaire en Ituri. Ce n'est qu'en 2000 qu'il repart à Bunia avec une priorité : s'occuper de la jeunesse. Bruno réside à la maison régionale. Un centre de jeunes est ouvert en ville avec une bibliothèque. Le succès est immédiat : 3.000 abonnés qui ont accès



à 15.000 livres, romans, encyclopédies, bandes dessinées et livres scolaires, sans oublier des documents d'études avancées. Devant ce succès, une bibliothèque universitaire est créée avec l'aide de la coopération française. Chaque année de nouveaux inscrits se présentent ; ce n'est pas le dollar de cotisation qui les décourage.

Bruno a de très nombreux contacts avec tous ces jeunes qui fréquentent le centre. Il est très apprécié pour sa gentillesse et sa jovialité. Il est aussi très estimé par ses confrères qui l'élisent comme conseiller provincial, régional de l'Ituri, et responsable du secteur Ituri de la nouvelle province de l'Afrique centrale. Mais son état de santé l'oblige à prendre de fréquents congés en France. Et finalement il devra se résoudre à y rester.

En 2008, Bruno participe à la session des « plus de 60 ans » à Rome, puis est nommé à la maison de la Rue Friant pour le service de l'accueil. En même temps, il commence une série de bilans médicaux. Bruno était très accueillant ; il répondait aux appels téléphoniques avec joie, en essayant de satisfaire au mieux les demandes d'accueil ou de renseignements divers. Il le faisait parfois un peu scrupuleuse-

ment, en donnant beaucoup de détails. Il n'hésitait à remplacer l'un ou l'autre pour présider les eucharisties ; mais peu à peu il devenait perturbé dès que des difficultés se présentaient. Il a commencé des soins et était suivi par plusieurs spécialistes. Lorsque sa santé est devenue plus fragile, en 2014, le conseil de Secteur lui a proposé de rejoindre Bry. Il a d'abord hésité, puis en a été tellement perturbé qu'il s'est rendu à la maison de Verlomme pour supplier de ne pas l'envoyer à Bry. Sa nomination a alors été repoussée. Mais en 2016, son état de santé s'est encore dégradé et il a dû accepter de rejoindre la communauté de Bry.

Quand Bruno arrive à Bry, toute la communauté l'aide de son mieux avec beaucoup de patience et de fraternité. Le personnel soignant fait de son mieux et le fait bien. Bruno suit au début scrupuleusement tous les exercices de la communauté, et sa compagnie est toujours très agréable. Malheureusement et inexorablement son état se dégrade assez vite ; il a la chance d'avoir une amie, Médina, qui s'occupe de lui avec un dévouement remarquable. Elle l'amène même régulièrement au restaurant ou chez elle pour un week-end tant que c'est possible ; il en revenait toujours



radieux. Quand les crises se succèdent et s'intensifient, la vie devient de plus en plus difficile pour lui, comme pour ses voisins de chambre.

Les responsables de la maison songent même à l'envoyer dans une maison spécialisée. A ce moment, arrive la pandémie du Covid 19 ; seul dans sa chambre en raison du confinement total que tous les résidents subissent, ses nouvelles sont très rares, jusqu'au jour où on apprend, par le personnel soignant, qu'il est retourné vers Celui qu'il avait servi si fidèlement tout au long de sa vie.

Personne hélas n'a pu l'accompagner pour ses funérailles ; heureusement, sa famille a souhaité l'enterrer dans le caveau familial à Versailles. Elle a même pu organiser une messe privée – 20 personnes maximum – célébrée en la cathédrale Saint-Louis de Versailles.

Le père Emmanuel Ngona, provincial de la PAC, envoie un message à l'occasion de ses funérailles, message qui résume bien la vie de Bruno : « C'est avec beaucoup d'émotion que je reçois la nouvelle du retour vers Dieu de notre grand frère et ami Bruno Chupin : qu'il entre dans la joie de son Maître. Que le Seigneur essuie les larmes de toutes les personnes qui pleurent sa mort en RDC. Oui, c'est un confrère très accueillant et qui a aidé beaucoup de personnes. Il m'a beaucoup accompagné lors du massacre de ma famille en 2003, en Ituri, car il était alors notre Supérieur en Ituri. Père Bruno Chupin, va en paix et n'oublie pas au ciel de continuer à prier pour la paix et la justice en R.D. Congo. »

Bertrand Gayet,
Jean-Claude Paillard
et Clément Forestier

Ger van Dieten 1926 – 2020



Ger est né le 20 novembre 1926 à Meerssen (Limbourg), et a grandi à Boxmeer (Brabant). Après ses études secondaires à Nimègue, il commence sa formation de Père Blanc à Saint-Charles près de Boxtel, 's-Heerenberg, où il prête le serment missionnaire le 25 juillet 1952, et à Monteviot, en Écosse, où il est ordonné prêtre le 11 juin 1953.

Ger était très intelligent, un homme de principe et ponctuel ; il vivait et travaillait avec ordre, méthode et persévérance. Il avait un

jugement sûr, mais se laissait parfois séduire par le perfectionnisme et l'entêtement. Au cours de la dernière année de théologie, à Monteviot, il a eu des problèmes de santé : un ulcère à l'estomac a été diagnostiqué. En plus des médicaments, il a dû suivre un régime alimentaire. En raison de ces problèmes de santé, il n'a pas été nommé en Afrique, mais a été envoyé à notre Petit séminaire de Sterksel pour enseigner le latin, le néerlandais et l'anglais.

En 1954, il est nommé à notre autre Petit séminaire de Santpoort, afin d'étudier l'allemand à l'université d'Amsterdam. Un an plus tard, les supérieurs lui demandent de poursuivre ses études à Nimègue où d'autres confrères étudiaient à l'université ; il y a pris la littérature anglaise comme matière secondaire. Pendant ses temps libres, il fait de la pastorale en Allemagne ; pendant les vacances d'été, il donne un coup de main à "Oostpriesterhulp", une association d'assistance pastorale dans les zones occupées après la guerre en Allemagne. Cela lui donne l'occasion de pratiquer l'allemand dans son propre contexte.



En juin 1959, le médecin lui dit à nouveau de ralentir son engagement.

A partir de 1960, la province néerlandaise connaît des difficultés financières. La province allemande a la gentillesse de s'occuper de l'approvisionnement des confrères néerlandais ; toutes les recettes de la collecte sont destinées à la province néerlandaise. Ger fut l'un de ceux qui s'engagèrent de la mi-juin au début septembre. Entre-temps, il préparait ses cours.

Après ses études, Ger est renommé à notre Setit séminaire de Santpoort où, de 1960 à 1967, il enseigne au lycée Paulinum de Driehuis, lycée officiellement reconnu et géré conjointement par les Pères MSC et les Pères Blancs. Nos élèves et nos professeurs se rendaient tous les jours à Driehuis à vélo, les sandwiches pour le déjeuner dans leur cartable. Ger y enseigne l'allemand bien sûr, mais aussi la religion. Il consacre beaucoup de temps à la vie communautaire à Santpoort en tant que modérateur des seniors. Il s'efforce d'avoir un entretien sérieux par trimestre avec chacun d'entre eux. Il assure aussi une conférence par semaine aux Sœurs de la cuisine. Il passe une partie de ses vacances à rendre visite aux parents des étu-

dants, ce qui est très apprécié par ceux-ci.

En juin 1966, Ger organise à Santpoort un week-end d'étude où une vingtaine de participants, confrères et autres, discutent de trois questions/suggestions pour l'avenir : pourquoi une aide "chrétienne" au développement ? Séminaire ou formation pour l'aide chrétienne au développement ? Quel est le rôle du prêtre/religieux/laïc dans le développement missionnaire ?

En 1967, les Pères Blancs lancent une nouvelle forme de formation philosophique et théologique. Ger est l'un des initiateurs d'une communauté de formation à Tilburg, dont les participants ont étudié à l'université de cette ville et où ils ont travaillé ensemble à la création d'un "Centre d'étude et de contact pour l'aide chrétienne au développement". Ger participe à plusieurs organes consultatifs et ateliers, et trouve du temps à consacrer aux sans-abris. C'est une période de recherche et d'expérimentation de nouveaux moyens.

Le nombre des étudiants M. Afr. diminue rapidement ; Ger a du temps à consacrer à d'autres activités pastorales. En juillet 1969, il est nommé troisième curé de la



paroisse Saint-Dionysius où se trouve la maison ; il s'implique dans le soutien des "travailleurs invités" de Tilburg. À l'automne 1971, il devient membre de la commission de soutien aux caravaniers ; à la fin décembre, il entre au conseil d'administration de l'Institut catholique pour le travail social et de l'Institut pour le travail spécial pour la famille et la jeunesse. Il prend conscience qu'il entre progressivement dans la sphère sociale.

À l'occasion de son jubilé d'argent, en juin 1978, Ger écrit qu'il fait l'expérience de Dieu tout proche, et qu'il voit son esprit créateur à l'œuvre dans ces différents groupes sociaux : des travailleurs invités qui, dans notre pays inhospitalier, vivent avec courage leur propre hospitalité et la religiosité de leur existence ; des jeunes avec leur joie de vivre, leur dévouement envers tant de personnes, leur volonté de grandir à leur manière ; des pauvres qui sont sans voix et sans pouvoir, mais qui ont leur propre "langage", celui d'agir et d'être disponible sans paroles. Grâce à son dévouement et à son intérêt pour ces groupes, c'est un candidat approprié pour devenir le secrétaire de la Commission pour les projets pastoraux aux Pays-Bas (PIN), ins-

tituée par la Conférence des religieux néerlandais (KNR). Il occupe cette fonction de 1980 à 1985. Durant cette période, il est également membre du Conseil provincial des Pères Blancs aux Pays-Bas.

Mais Ger souhaitait revenir aux activités pastorales paroissiales. En 1985, il se rend "très loin" : sur l'île d'Ameland pour être le curé de la paroisse. Il l'est pendant 10 ans avec beaucoup de dévouement et de satisfaction. Grâce à ses origines limbourgeoises et brabançonnaises, il se familiarise avec le style bourguignon du sud et rejoint le "nord stérile" où il s'est rapidement senti chez lui. Sa personnalité ouverte - il y avait de la place pour tout le monde, - le fait rapidement accepter et respecter là aussi. Le fait de connaître l'allemand lui permet de rencontrer et de servir les nombreux visiteurs allemands à Ameland. Après sa retraite en 1995, il décide de rester dans le nord et choisit comme base d'attache Ee, en Frise. Là, il continue pendant de nombreuses années à rendre des services et à se consacrer aux demandeurs d'asile et autres marginaux de la société. Il y vit pendant 23 ans.

En raison de sa résidence permanente aux Pays-Bas, Ger est de-



venu et est resté un facteur de liaison dans sa propre famille. L'organisation de réunions n'a jamais été trop importante pour lui. Sa visibilité au sein de la famille est grande et Ger est connu de près (sa sœur et son beau-frère) comme de loin (toutes les branches des van Dieten et Zinken) ; il pouvait toujours être contacté pour obtenir des conseils et un soutien.

Plus son âge augmente, plus sa santé décline, si bien que Ger s'installe à Heythuysen le 10 octobre 2018 pour passer les dernières années de sa vie dans la communauté Saint-Charles. En raison de son âge avancé, cette transition est difficile. Il aime parler de son travail pastoral en Allemagne et parle souvent l'allemand avec ses confrères. La marche devient aussi difficile, même avec une aide à la marche ; il doit de plus en plus souvent uti-

liser un fauteuil roulant. Non seulement physiquement, mais aussi mentalement, il décline lentement. À partir de la mi-avril 2020, cela s'accélère ; il devient évident que sa longue et belle vie s'achève. Le 17 mai 2020, Ger meurt paisiblement dans son appartement, en présence d'une infirmière ; un confrère vient de passer quelque temps avec lui.

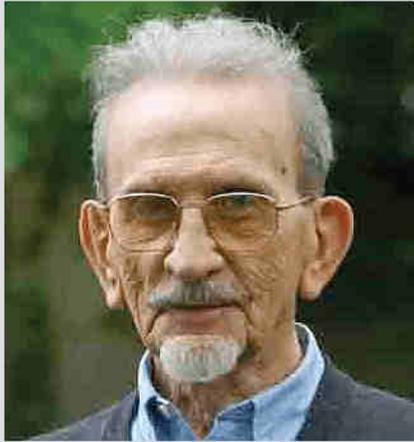
Le 22 mai 2020, nous avons pris congé du père Ger van Dieten à Saint-Charles Heythuysen, et l'avons enterré dans notre cimetière.

Ger a dit que sa règle de vie était : "Jésus de Nazareth est pour moi le chemin, la vérité et la vie. C'est mon point d'ancrage".

Marien van den Eijnden
et Jozef de Bekker



Justin Louvard 1922 - 2020



Justin est né le 14 février 1922 à Hardanges, en Mayenne. Il n'avait que 11 ans lorsque son père décède. Après ses études secondaires à l'Institution du Sacré-Cœur de Mayenne et au collège de l'Immaculée Conception à Laval, il est admis chez les Pères Blancs. A cause de la guerre et de la Zone occupée, il ne peut aller à Kerlois ; avec tous les autres jeunes de cette promotion dont François de Gaulle, ils vont en Tunisie, à Thibar, pour la philosophie. Avant d'aller au noviciat, ils sont mobilisés et feront la guerre pendant 3 ans de 1942 à 1945 : débarquement en Provence, campagnes d'Italie, puis de France et d'Allemagne. Ce n'est

qu'en 1945 qu'ils sont libérés. Justin et ses confrères rejoignent alors le noviciat à Maison-Carrée. Après les années de théologie à Thibar, Justin est ordonné prêtre à Carthage le 1er février 1950. Ils étaient, ce jour-là, 49 ordonnés ; ce nombre impressionnant venait du fait que la guerre avait interrompu le cours des études de la majorité d'entre eux.

Nomination en Haute-Volta

Comme son confrère François de Gaulle, il est nommé en Haute Volta à la préfecture apostolique d'Ouahigouya avec Mgr Joseph Bretault qui avait opté de résider à Koudougou. Dans son livre-mémoire « J'ai vu se lever l'Eglise d'Afrique » à la page 137, le père de Gaulle écrit « J'ai embarqué sur le Hoggar avec Justin Louvard au côté duquel j'avais vécu mes 7 années d'études, lui « à jamais mon cadet » et moi « à jamais son aîné » comme nous aimons aujourd'hui encore à en rire, puisqu'il est né un jour après moi. A bord chaque matin, avant le réveil des autres passagers, nous allions célébrer la messe dans le salon de musique de première classe. Puis la



journée se passait, longue, monotone, semblable à la précédente, en lectures, interminables discussions et flâneries, accoudés au bastingage sous une chaleur qui ne cessait de monter ».

François de Gaulle est affecté à la paroisse de Ouahigouya et Justin à la procure de Koudougou pour les constructions, tout en apprenant la langue des Mossi. Commence alors pour Justin toute une série de changements de poste qu'il vivra parfois avec difficulté, mais toujours pour servir la mission avec beaucoup de générosité. En avril 1951, il fonde la paroisse de Temnaoré. Deux ans plus tard, il va à Didyr encore pour une fondation mais là, c'est chez les Gourounsi dont il doit apprendre la langue. C'est avec cette ethnie qu'il vivra la majeure partie de son temps en mission, ayant assimilé au mieux langue et coutume. En 1954, il devient curé de Didyr. On le juge « tenace pour mener à bonne fin ses entreprises »! Mais Justin, dont la santé est bonne, va commencer à avoir des ennuis exigeant une hospitalisation en 1957 à Ouagadougou, puis une convalescence en France. Il faut noter qu'en 1954. La préfecture apostolique devient diocèse avec évêché à Koudougou.

On retrouve Justin à Nantes en 1962. Il se donne de tout son cœur à l'animation missionnaire. Il retourne en Haute Volta en 1965 pour aller de nouveau chez les Mossi à Yako. Une année plus tard il est à la paroisse bilingue d'Imansgo (mossi-gourounsi). Il sait toujours alier apostolat et entreprises matérielles pour lesquelles il est doué. En 1969, en France, Il fera éditer, pour la première fois de façon complète, les quatre évangiles en lyélé (la langue des gourounsis) dont il a été le maître d'œuvre. En 1970, il repart à Koudougou, nommé à la communauté de la procure pour assurer l'aumônerie de l'action catholique du diocèse (CV.AV, JOC, Famille) et l'aumônerie du collège Sainte-Monique tenu par les Sœurs de l'Assomption.

Apostolat en France et au Burkina Faso

Sa santé, une fois de plus, l'oblige à retourner et à rester en France. Il accepte du ministère paroissial dans la région de Bonnelles pendant 4 ans. Après une année sabbatique, où il suit des cours à l'ISTR à Paris, il est intégré dans une équipe de son diocèse d'origine à Laval, pour l'animation vocationnelle et missionnaire. Il y restera 3 ans et sera « apprécié pour son expérience et



son dévouement missionnaire » selon les dires de son évêque. En 1977, Justin écrit : « Je cesse de fumer après avoir consommé plusieurs paquets de Gauloise par jour pendant 30 ans ! »

En 1980, sa santé lui permet de retrouver la Haute Volta devenue le Burkina Faso. Il va s'y stabiliser pendant une quinzaine d'années (1980-1997) au diocèse de Koudougou où il sera très apprécié pour tout ce qu'il entreprend. On le verra d'abord chez les Gourounsi, vicaire à Ténado et à Réo, puis responsable à Réo du CAR (Centre Artisanal de Réo) pour la formation des jeunes, et enfin à Koudougou pour des services diocésains, dont le CEDIMAM (Centre diocésain des mass média). C'est là qu'il va reprendre en charge et développer la revue diocésaine « Témoins du Christ » qui va devenir « Témoins d'un peuple en marche ». Il a également en charge la quasi-paroisse gourounsi en périphérie de la ville ; finalement, il dirige aussi la construction de ce qui va devenir la résidence des Missionnaires d'Afrique à Koudougou.

Retour définitif en France

En 1997, il rentre définitivement en France selon sa demande « avant qu'il ne soit trop tard », à la fois

pour laisser la place aux jeunes et pour pouvoir lui-même rendre les services dont il est encore capable. Après un temps de repos en famille, on lui propose le service de l'accueil à la rue Friant, ce qu'il accepte volontiers. Il y met à profit ses connaissances en informatique. En 2000, il célèbre le jubilé d'or de son ordination sacerdotale, ce qui lui donne l'occasion de faire un voyage en Tunisie pour accompagner son « frère jumeau », François de Gaulle.

A la fin de cette même année, il est nommé aumônier des Sœurs Blanches, à Verrières-le-Buisson, pour remplacer le père Duval. Son aventure à Verrières commence, dès son arrivée, par un accroc de santé : un érysipèle qui l'oblige à faire un séjour à Bry-sur-Marne. En plus de l'animation des célébrations liturgiques et des conférences données aux religieuses, il accompagne également les Equipes Notre-Dame. En 2002, il a la joie de revoir le pays où il a passé le plus clair de son temps : le Burkina Faso.

Sa prochaine nomination sera Bry-sur-Marne, à une condition : qu'il accepte d'être adjoint au directeur de la maison. Il arrive à Bry en juillet 2004. Il reçoit un



gros programme de travail où l'entretien du matériel a une bonne place. Même si dans sa tête, cela reste quelque peu confus, il donne toujours la priorité aux besoins des confrères ! Que de fois il accompagne des résidents soit à l'hôpital, soit pour un rendez-vous chez un spécialiste. Si quelqu'un est hospitalisé à Saint-Camille, il ne se passait pas un jour sans qu'il aille lui rendre visite ! En 2016, on lui demande de passer la main à un autre confrère : cela lui coûte, mais il continue à accompagner en voiture les malades jusqu'en 2017 : il avait 95 ans !

Ses impressions sur la maison de Bry, devenu EHPAD, en disent long sur la façon dont il y a vécu ses dernières années. Devant ses confrères, tous âgés et souvent malades, faisant tant bien que mal ce qu'ils sont encore capables de faire, sans que personne ne s'étonne de rien, ou ne semble remarquer quoi que ce soit d'insolite, il y voit la volonté d'un profond respect mutuel, inspiré de cette sagesse que les Africains attribuent aux vieil-

lards. Dans son livre « Souvenirs », il écrit en conclusion : « Nous avons la chance d'être restés en famille Pères Blancs ».

Ces dernières années, sa santé décline assez rapidement. C'est le 9 juin 2020 au soir que le Seigneur vient le chercher, deux mois après le départ de son fidèle compagnon d'aventure, le père François de Gaulle. Il avait été hospitalisé 3 jours, puis l'hôpital l'avait ramené à l'EHPAD : les médecins lui donnaient peu de temps à vivre, mais il a tenu 3 semaines.

Justin est le premier des confrères, juste après le déconfinement, qui a pu avoir une célébration des funérailles en l'église de Bry, en présence de quelques personnes de sa famille. 12 confrères de Verlomme, de Friant et de Mours représentaient les confrères de Bry qui ne pouvaient toujours pas sortir de l'EHPAD.

Qu'il repose enfin en paix ! A 98 ans, il l'a largement mérité.

Jean Chauvineau
et Pierre Landreau



Josef Moser 1939 – 2020



Josef est né le 30 mars 1939 à Reischach, en Bavière, diocèse de Passau, où ses parents tenaient une ferme. Josef commence les humanités à Burghausen ; après un an, il entre au petit séminaire diocésain de Passau et y fait ses humanités. En 1960, après avoir passé son bac, il entre au grand séminaire du diocèse. Pendant ses études philosophiques il entrevoit une vocation missionnaire ; il demande son entrée chez les Missionnaires d'Afrique et complète ses études philosophiques à Trèves. En août 1962, nous le trouvons au noviciat à Hörstel et ensuite à Vals (Le Puys) en France pour les quatre ans de théologie. Il y

prononce son serment missionnaire le 27 juin 1966 et est ordonné prêtre à Passau le 29 juin 1967.

En Algérie

Nommé en Algérie, il part le 14 septembre 1967 pour Azazga en Grande Kabylie où il enseigne à l'école de rattrapage qui prépare des jeunes garçons sans certificat d'études pour rentrer dans un centre de formation professionnelle. Parallèlement, il s'initie à la pastorale dans une communauté composée de Pères Blancs, de Sœurs Blanches et de quelques laïcs coopérants. En 1968, il va à Rome où il étudie, durant deux ans, l'arabe et l'islamologie à l'IPEA (devenu le PISAI). En septembre 1970, il va à el-Golea, au Sahara, pour s'initier à l'arabe dialectal.

Josef est donc en Algérie devenue, en 1962, à la fois indépendante et islamique. Les chrétiens se sont rapatriés. L'Église est restée avec ses institutions, œuvres scolaires et caritatives. Les activités des Pères Blancs se sont pratiquement concentrées sur l'enseignement dans les écoles ou centres de formation professionnelle. On demande, à ce moment, beaucoup d'imagination



aux confrères pour s'intégrer ou pour trouver « leur place », comme on disait. Josef trouve sa place à Mostaganem, dans le diocèse d'Oran, avec un confrère enseignant au lycée ; Josef s'inscrit à la faculté de langues à l'université d'Oran pour la langue allemande de 1971 à 1974. Après avoir passé la licence, la faculté veut le garder et on lui propose la place d'assistant.

L'évêque d'Oran, Mgr Henri Teissier, proposa aux PB que Josef et le confrère chargé du Centre de Documentation économique et social (CDES) fasse communauté. Le CDES est né après 1962 lorsque la Caritas diocésaine s'est lancée dans de petits projets de développement, en coopération avec la faculté économique de l'Université catholique de Louvain. Les assistants ont monté une petite bibliothèque spécialisée en économie, droit et sociologie. Cette bibliothèque est mise à la disposition des étudiants de la nouvelle université d'Oran. La province accepte la proposition de l'évêque et les deux confrères représentent vraiment l'Église auprès des étudiants et aussi du corps professoral composé de multiples nationalités.

En Allemagne

Ce fut cependant pour une courte durée. En 1978, Josef doit rentrer

en Allemagne pour cause de maladie. Il passe le congé de maladie à Köln et à Trier. En 1980, le médecin exclut un retour en Algérie. Josef est nommé à la communauté de München et il s'intègre dans l'équipe diocésaine au service des immigrés, surtout de ceux venants de pays de tradition musulmane.

Les activités consistent essentiellement en un service caritatif et en formation : il s'agit de donner des informations sur l'islam pour les personnes travaillants dans la pastorale et de maintenir les contacts avec les différents groupes ou organisations islamiques. En 1983, Josef remplace le confrère Arthur Hand comme responsable de ce service diocésain. Par ses études et par sa vie partagée avec les Algériens, Josef est vraiment qualifié pour ce service. Par sa manière simple, Josef marque le climat entre les collaborateurs et crée des relations amicales aussi bien avec les familles immigrées qu'avec les responsables des associations islamiques. Pendant les soirées de rupture de jeûne au mois de ramadan, il est partout un invité d'honneur.

En 2008, l'archidiocèse de München réorganise le vicariat et ce service devient une Unité pour le dialogue œcuménique et interreligieux. Le service caritatif est sup-



NOTICES

primé, faisant dès lors partie du travail de la Caritas diocésaine. Josef ne se sent plus à l'aise dans cette nouvelle structure. Pour lui, il y a trop de « secrétariat » et trop peu de rencontres de personnes. En 2011, vu son âge, Josef demande la résiliation de son contrat de travail.

Parmi les immigrés, il y a cependant aussi un grand nombre de chrétiens arabes. En quittant l'Unité pour le dialogue œcuménique et interreligieux, Josef est nommé vicaire de la paroisse chaldéenne. Cette paroisse devient un centre pour les coptes et les maronites. Au début, la paroisse chaldéenne est accueillie dans les locaux d'une paroisse au centre-ville ; vu l'importance du nombre de catholiques arabes, l'archidiocèse met une église plus grande à leur disposition. Une fois par mois aussi, Josef célèbre l'eucharistie avec quelques familles dans la chapelle de notre maison de München jusqu'en 2017. Lors de visites chez ces « ouailles », il est accueilli comme un « chibani », un vieux sage. On lui demande des conseils sur tout ce qui peut arriver à une famille déplacée. Les familles apprécient également le fait que

Josef visite les membres de famille restés aux pays, en Irak, au Liban, en Palestine et en Syrie.

Le Land de Bavière reconnaît l'engagement de Josef et lui remet la Médaille de l'État de Bavière par l'intermédiaire de Mme. Christa Stewens, ministre pour le Travail, le Social, la Famille et les Femmes, récompensant ainsi son engagement social, le 22 novembre 2004.

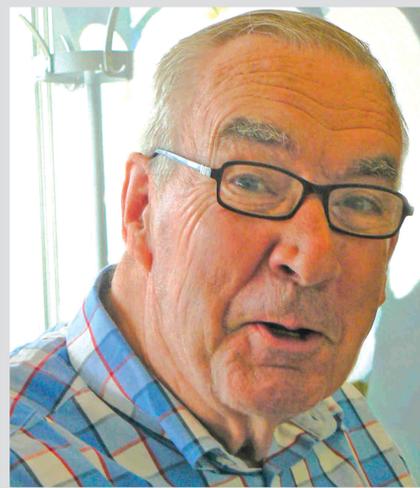
Dans sa vie missionnaire, en Algérie et en Allemagne, Josef est proche des personnes rencontrées. Il partage avec les immigrés chrétiens et musulmans joies et soucis ; il se dote d'un réseau de relations amicales durables. Avec ses « deux poumons » (Occident et Orient), il exprime l'orientation de sa foi chrétienne. Les dernières années, la maladie limite ses activités.

Josef décède, le 13 juin 2020, à la clinique de Murnau. A cause de la pandémie du Covid-19, seuls quelques confrères, quelques membres de famille et une petite délégation de la paroisse arabophone se réunissent pour une prière à la chapelle du cimetière. Josef est ensuite inhumé dans notre carré, au cimetière de München, le 23 juin 2020.

Hans Vöcking

Willy Delen

1933 – 2020



Willy est né le 18 août 1933 à Noordwijk, un village de la province de Hollande méridionale (Pays-Bas). Après l'école secondaire, il commence sa formation de Père Blanc à Saint-Charles près de Boxtel et à 's-Heerenberg, d'où il part pour Totteridge ; il y prête le serment missionnaire le 11 juin 1961. Avec 7 confrères, il est ordonné prêtre à Santpoort le 29 juin 1962 ; 8 autres de leurs camarades de classe sont ordonnés le même jour à Breda.

Willy avait un bon jugement ; disposé à s'entendre avec tout le

monde, il était calme et sans prétention, évitant les feux de la rampe, toujours prêt à rendre service. Il savait ce qu'il voulait et s'y consacrait entièrement. En cas de difficultés, il s'inquiétait et déprimait, mais il s'en remettait.

Son père s'intéressait à la théologie et prenait des notes dans les livres qu'il lisait. Willy a utilisé ces notes toute sa vie. Un de ses frères, après sa retraite, a commencé à étudier la philosophie comme passe-temps. Lors de discussions avec son frère et sa soeur qui lisait aussi beaucoup, il est vite devenu évident que Willy était plus intéressé par l'application pratique de ce qu'il lisait. Il lisait beaucoup et en parlait de façon captivante. Il choisissait des livres et des articles qui pouvaient l'inspirer de manière actuelle, par exemple comment parler de Dieu aujourd'hui.

Le 10 décembre 1962, il part pour Kisubi, dans l'archidiocèse de Kampala; il y étudie pendant six mois la langue et la culture luganda, tout en s'engageant dans un travail pastoral. En janvier 1964, il s'installe à Bujuni et doit ap-



prendre une autre langue et une autre culture, le lunyoro. La paroisse comptait de nombreux catholiques ; c'est là qu'il a rencontré un catéchiste de 80 ans. "Un modèle pour moi, a écrit Willy, un homme plein de feu, plein de sagesse et un homme de prière". En 1967, Willy passe six mois à la paroisse de Kakinu, ; en mai 1968, il retourne à Bujuni comme curé de la paroisse. Malgré un début difficile, il a qualifié cette période de "meilleures années de ma vie".

En octobre 1973, il s'installe à Mugalika comme curé de la paroisse. Celle-ci comportait une vaste zone, avec 52 stations et villages, un centre de formation des catéchistes et un grand hôpital public. Comme revenu, la paroisse avait une grande ferme avec 20 vaches frisonnes et une station-service. C'était pendant la période troublée d'Idi Amin (1971-1979), avec des jours de guerre effrayants et un grand camp de réfugiés installé sur la paroisse.

À l'époque, l'archevêque avait demandé à tous les prêtres d'accompagner le mouvement charismatique devenu très populaire et qui a empêché la croissance d'une secte ayant commencé dans la paroisse de Willy.

En octobre 1982, il s'installe à nouveau à Bujuni comme curé de la paroisse. Cette région allait devenir pendant quelques années le champ de bataille des rebelles menés par l'actuel président, Museveni, contre les troupes gouvernementales du président Obote. De nombreux dirigeants laïcs catholiques furent emprisonnés, injustement accusés de toutes sortes de "crimes". Ce fut une période troublée.

Après 1986, Willy tient de nouveau des réunions mensuelles avec les catéchistes, pour prier et préparer ensemble les homélies. Il visite à nouveau les postes de travail et les familles dans leurs maisons. Une école de sciences domestiques est construite ; pour payer les bâtiments et les frais de fonctionnement de l'école, une ferme avec des vaches locales est créée.

En mars 1988, on lui demande de fonder une nouvelle paroisse à Rwemisanga. Omer Dierkx (+ 31.1.2005) s'occupe du bâtiment et de la formation des catéchistes, tandis que Willy et Michael Mawelera, un confrère du Malawi, s'occupent de la paroisse, des conseils et des activités pastorales dans les villages. Tout était dans sa phase initiale et il a fallu beaucoup de patience pour construire



une communauté de croyants. Pour visiter les villages de pêcheurs du lac Albert, ils utilisent un bateau gonflable avec moteur hors-bord. Il y avait également un camp de 10 000 réfugiés. Certains d'entre eux sont restés marqués par les expériences traumatisantes vécues.

En janvier 1999, à l'âge de 65 ans, Willy va à la paroisse de Hima, dans le diocèse de Kasese, situé au pied des montagnes enneigées de Ruwenzori, région densément peuplée avec 40 écoles primaires et 8 écoles secondaires. Willy y donne son temps principalement aux enseignants et aux élèves. En septembre 2004, la paroisse est transmise aux prêtres du diocèse local et Willy retourne définitivement aux Pays-Bas.

Pendant toute la durée de son séjour en Ouganda, Willy est resté impressionné par la chaleureuse hospitalité de la population locale et par la sagesse des anciens, hommes et femmes. Il se souvient d'un village où tous ceux qui avaient des problèmes allaient chercher conseil auprès d'une vieille dame. Ils en revenaient pacifiés. Tout le travail pastoral de Willy était centré sur l'aide aux laïcs pour qu'ils prennent conscience de leur propre responsabilité. Il aimait tellement

travailler avec les étudiants qu'il appelait cela son hobby !

De retour aux Pays-Bas, il écrit : "Ma vie de missionnaire a été fortement influencée par le Concile Vatican II (1962-1965) et par l'indépendance de l'Ouganda (1962) : une époque de renouveau et un temps de liberté et d'ouverture. Ma période en Afrique (1962-2004) a été marquée par l'africanisation et par une croissance énorme de l'Eglise locale. J'ai commencé à travailler sous la direction du premier évêque africain, Mgr Joseph Kiwanuka, Missionnaire d'Afrique".

En mars 2005, il s'installe dans notre communauté de Dongen, d'où il déménage à Heythuysen en 2009. Il y présidait l'Eucharistie communautaire et remplaçait régulièrement l'aumônier du Foyer Sainte-Elisabeth pour personnes âgées. Ses homélies étaient très appréciées. Willy était toujours très intéressé par ce que les autres faisaient et vivaient. Jusqu'à la fin de sa vie, il écoutait attentivement et posait des questions intéressantes. Lorsque le temps était beau, il partait pour au moins une heure sur son e-bike. Il adorait lire le reste de la journée.

Peu à peu, il devient de plus en plus handicapé, ne pouvant se déplacer qu'avec difficulté avec une



NOTICES

aide à la marche. Au début, il sort néanmoins pour faire quelques courses au village ou pour aller chez le kinésithérapeute. Au début 2020, c'est même devenu trop pour lui. Un confrère fait donc gentiment ses courses, parmi lesquelles, jusqu'à la dernière semaine, une portion de truite fumée.

Fin juin, il souffre de graves maux d'estomac. Une opération aurait peut-être apporté un certain soulagement, mais Willy indique clairement qu'il ne souhaite pas être opéré. Il déclare : "J'ai eu une vie splendide, et je vous en suis reconnaissant". Le 1er juillet, il reçoit

le sacrement des malades en présence d'un cousin et de quelques confrères. Il meurt paisiblement dans son appartement le 4 juillet 2020.

Le 10 juillet 2020, nous avons pris congé de lui lors de la célébration de l'Eucharistie et l'avons enterré dans notre cimetière à Saint-Charles.

La caractéristique de Jésus que Willy a mise en évidence dans sa vie était : "Il a bien fait toutes choses" (Mc 7, 37).

Marien van den Eijnden
et Jozef de Bekker

Missionnaires d'Afrique

Père Reinhard Hohmann, du diocèse de Ermland, Allemagne, décédé à Trier, Allemagne, le 30 septembre 2020, à l'âge de 83 ans, dont 58 ans de vie missionnaire au malawi et en Allemagne.

Père Joachim Lieberich, du diocèse de Speyer, Allemagne, décédé à Bad Dürkheim, Allemagne, le 4 octobre 2020, à l'âge de 76 ans, dont 49 ans de vie missionnaire en Tanzanie, au Mozambique et Allemagne.

Père José V. Sotillo Blasco, du diocèse de Avila, Espagne, décédé à Madrid, Espagne, le 6 octobre 2020 à l'âge de 84 ans, dont 60 ans de vie missionnaire au Mozambique, en Suisse, au Congo rd, en Tanzanie et en Espagne.

Père Charles Mayaud, du diocèse d'Angers, France, décédé à Billère, France, le 9 octobre 2020, à l'âge de 92 ans, dont 68 ans de vie missionnaire en Italie, au Liban, en Algérie, en Libye, en Tunisie et en France.

Père Josef Beck, du diocèse de Rottenburg, Allemagne, décédé à Hechingen, Allemagne, le 15 octobre 2020, à l'âge de 90 ans, dont 62 ans de vie missionnaire au Mali et en Allemagne.

Père Gérard Bouchard, du diocèse de Chicoutimi Canada, décédé à Sherbrooke, Canada, le 16 octobre 2020, à l'âge de 89 ans, dont 62 ans de vie missionnaire en Tanzanie et au Canada.

Père Germán Arconada del Vale, du diocèse de Palencia, Espagne, décédé à Madrid, Espagne, le 18 octobre 2020, à l'âge de 83 ans, dont 58 ans de vie missionnaire au Burundi, en Tanzanie et en Espagne.

Père Bernard Baudon, du diocèse d'Amiens, France, décédé à Pau, France, le 21 octobre 2020 à l'âge de 85 ans, dont 56 ans de vie missionnaire au Burundi, en Tanzanie et en France.

Soeurs Missionnaires de Notre Damed'Afrique

Soeur Anna Wille (Sr. Martha-Maria). Entrée dans la Vie à Nohfelden, Allemagne, le 22 octobre 2020, À l'âge de 92 ans dont 69 ans de vie religieuse missionnaire en Allemagne.

Soeur Léonie Goulet (Sr. Léonce). Entrée dans la Vie à Beauport, Canada, le 21 octobre 2020, à l'âge de 88 ans, dont 65 ans de vie religieuse missionnaire en Tunisie, en France et au Canada.

SOMMAIRE

ÉDITO

- 515 **ROME** Conserver les archives à l'ère numérique pour les générations futures, *Ignatius Anipu, Assistant général.*

CONSEIL GÉNÉRAL

- 518 **ROME** - Nomination, *André L. Simonart, Secrétaire général.*
- Liste complémentaire de nomination des jeunes confrères 2020, Robert B. Tebri, Secrétaire à la Formation Initiale

LA MISSION

- 519 **PEP** Missionnaires d'Afrique au Kenya, *Francis Nolan.*
534 **PEP** Mémoire de la Société et archives, *Luc de l'Arbre et Jef Vleugels.*
538 **ROME** Un éléphant dans le nuage, *Philippe Docq.*
542 **ROME** Du nouveau aux archives ?, *Gisela Schreyer, Dominique Arnaud.*
546 **PAC** Pour susciter l'intérêt des archives de la Société et former les compétences, *Freddy Kyombo.*

NOTICES

- | | | | |
|-----|----------------|-----|----------------|
| 552 | Steve Collins | 555 | Bruno Chupin |
| 560 | Ger van Dieten | 564 | Justin Louvard |
| 568 | Josef Moser | 571 | Willy Delen |

R. I. P.

- 575 Confrères et SMNDA décédés récemment



<https://mafrome.org>

<http://www.msolafrica.org>